



Guillaume  
Apollinaire

Poèmes à Lou

\* Nice, le 8 octobre 1914

La  
mi  
el  
leu  
se figue  
octobrine  
seule a la  
douceur de vos  
lèvres qui ressem  
blent à sa blessure  
lorsque trop mûr le no  
ble fruit que je voudrais  
tant cueillir paraît sur  
le point de choir ô fi  
gue ô figue désirée  
bouche que je veux  
cueillir blessure  
dont je veux  
mourir

C'est dans cette fleur que  
bat mon cœur qui  
sent si bon et d'où  
monte un beau ciel de nuées  
RO  
ma  
QUES  
bante  
CŒUR  
ET  
vos  
jum  
ma  
AIMÉE  
plus  
pieux  
en  
co  
re  
que  
vos  
ongles

Et puis voici l'engin  
Avec quoi pêcheur  
JE  
Capture l'immense monstre de ton  
Qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes

C'est dans cette fleur qui sent si bon  
et d'où monte un beau ciel de nuées  
que bat mon cœur  
Aromatiques enfants de cet œillet plus vivant  
que vos mains jointes ma bien AIMÉE  
et plus pieux encore que vos ongles

La mielleuse figue octobrine  
seule a la douceur de vos lèvres  
qui ressemble à sa blessure  
lorsque trop mûr le noble fruit  
que je voudrais tant cueillir  
paraît sur le point de choir  
ô figue ô figue désirée  
bouche que je veux cueillir  
blessure dont je veux mourir

Et puis voici l'engin avec quoi pêcheur  
JE  
Capture l'immense monstre de ton œil  
Qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes

\*

**A** LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON  
HOMMAGE  
respectueusement passionné

\* Nice, fin octobre - novembre 1914

À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON

HOMMAGE  
respectueusement passionné

Oliviers vous battiez ainsi que font parfois ses paupières

Par ce livre dur et précis dans la joie

apprenez ô Lou à me connaître afin de ne plus m'oublier

mais perché sur l'abîme je domine la mer comme un maître

JE VOUS SALUE LOU  
COMME FAIT VOTRE ARBRE PRÉFÉRÉ  
LE PALMIER PENCHÉ  
DU GRAND JARDIN MARIN  
SOULÉVÉ COMME UN SEIN

Votre chevelure pareil au sang répandu

mourir et savoir enfin l'irrésistible Éternité

Guillaume Apollinaire

et je place ici même malgré vous  
votre pensée la + secrète

Guillaume Apoli

\*



GUILLAUME APOLLINAIRE

Guillaume  
Apollinaire

et je place ici même  
malgré vous  
votre pensée  
la + secrète

A  
MA  
DA  
ME LA COMTESSE  
L. DE COLIGNY-  
CHÂTILLON  
je donne de tout  
cœur ce flacon  
d'eau-de-vie et  
suis son servite  
ur son admirate  
ur et son ami ta  
citurne  
GUILLAUME  
APOLLINAIRE

\* Nice, le 11 novembre 1914

À MADAME LA COMTESSE  
L. DE COLIGNY-CHÂTILLON  
je donne de tout cœur ce flacon d'eau-de-vie  
et suis son serviteur  
son admirateur  
et son ami taciturne  
GUILLAUME APOLLINAIRE

LE II  
NOVE  
MBRE  
1914 A NICE  
OÙ ELLE SOIG  
NE LES BLESS  
ÉS DE  
LA GU  
ERRE

LE II NOVEMBRE 1914 À NICE  
Où ELLES SOIGNE LES BLESSÉS DE LA GUERRE

\*



\* Nîmes, le 17 décembre 1914

Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne  
Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma luzerne

Le ciel est plein ce soir de sabres d'éperons  
Les canonniers s'en vont dans l'ombre lourds et prompts

Mais près de moi je vois sans cesse ton image  
Ta bouche est la blessure ardente du courage

Nos fanfares éclatent dans la nuit comme ta voix  
Quand je suis à cheval tu trottes près de moi

Nos 75 sont gracieux comme ton corps  
Et tes cheveux sont fauves comme le feu d'un obus qui éclate au nord

☆

Je t'aime tes mains et mes souvenirs  
Font sonner à toute heure une heureuse fanfare  
Des soleils tour à tour se prennent à hennir  
Nous sommes les bat-flanc sur qui ruent les étoiles

\* Nîmes, le 18 décembre 1914

Au lac tes yeux très profond  
Mon pauvre coeur se noie et fond  
Là le défont  
Dans l'eau d'amour et de folie  
Souvenir et Mélancolie

\*



\* Nîmes, jour de Noël 1914

La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient  
Voix hautes ou graves le vin saigne partout  
Je tire ma pipe libre et fier parmi mes camarades  
Ils partiront avec moi pour les champs de bataille,  
Ils dormiront la nuit sous la pluie ou les étoiles  
Ils galoperont avec moi portant en croupe des victoires  
Ils obéiront avec moi aux mêmes commandements  
Ils écouteront attentifs les sublimes fanfares  
Ils mourront près de moi et moi peut-être près d'eux  
Ils souffriront du froid et du soleil avec moi  
Ils sont des hommes ceux-ci qui boivent avec moi  
Ils obéissent avec moi aux lois de l'homme  
Ils regardent sur les routes les femmes qui passent  
Ils les désirent mais moi j'ai des plus hautes amours  
Qui règnent sur mon cœur mes sens et mon cerveau  
Et qui sont ma patrie, ma famille et mon espérance  
À moi soldat amoureux, soldat de la douce France

\* Nîmes, le 29 décembre 1914

Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime  
Les cyprès ont noirci, le ciel a fait de même  
Les trompettes chantaient ta beauté mon bonheur  
De t'aimer pour toujours ton cœur près de mon cœur  
Je suis revenu doucement à la caserne  
Les écuries sentaient bon la luzerne  
Les croupes des chevaux évoquaient ta force et ta grace  
D'alezane dorée ô ma belle jument de race  
La tour Magne tournait sur sa colline laurée  
Et dansait lentement, lentement s'obombrait  
Tandis que des amants descendaient de la colline  
La tour dansait lentement comme une sarrasine.



Le vent souffle pourtant il ne fait pas du tout froid  
Je te verrai dans deux jour et suis heureux comme un roi  
Et j'aime de t'y aimer cette Nîmes la Romaine  
Où les soldats français remplacent l'armée prétorienne  
Beaucoup de vieux soldats qu'on n'a pas pu habiller  
Ils vont comme des bœufs, tanguent comme des mariniers  
Je pense à tes cheveux qui sont mon or et ma gloire  
Ils sont toute ma lumière dans la nuit noire  
Et tes yeux sont les fenêtres d'où je veux regarder  
La vie et ses bonheurs la mort qui vient aider  
Les soldats las, les femmes tristes et les enfants malades  
Des soldats mangent près d'ici de l'ail dans la salade  
L'un a une chemise quadrillée de bleu comme une carte  
Je t'adore mon Lou et sans te voir je te regarde  
Ça sent l'ail et le vin et aussi l'iodoforme  
Je t'adore mon Lou embrasse-moi avant que je ne dorme  
Le ciel est plein d'étoiles qui sont les soldats  
Morts ils bivouaquent là-haut comme ils bivouaquaient là-bas  
Et j'irai conducteur un jour lointain t'y conduire  
Lou que de jours de bonheur avant que ce jour ne vienne luire  
Aime-moi mon Lou je t'adore Bonsoir  
Je t'adore, je t'aime adieu, mon Lou ma gloire

\* Nîmes, le 10 janvier 1915

Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore  
Les chevaux que je vois s'ébrouer aux abords  
L'appareil des monuments latins qui me contemple  
Les artilleurs vigoureux qui dans leur caserne rentrent  
Le soleil qui descend lentement devant moi  
Les fantassins bleu pâle qui partent pour le front pensent à toi.  
Car ô ma chevelure de feu tu es la torche  
Qui m'éclaire ce monde et, flamme, tu es ma force



Dans le ciel les nuages  
Figurent ton image  
Le mistral en passant  
Emporte mes paroles  
Tu en perçois le sens  
C'est vers toi qu'elles volent  
Tout le jour nos regards  
Vont des Alpes au Gard  
Du Gard à la Marine  
Et quand le jour décline  
Quand le sommeil nous prend  
Dans nos lits différents  
Nos songes nous rapprochent  
Objets dans la même poche  
Et nous vivons confondus  
Dans le même rêve éperdu.  
Mes songes te ressemblent  
Les branches remuées ce sont tes yeux qui tremblent  
Et je te vois partout toi si belle et si tendre.  
Les clous de mes souliers brillent comme tes yeux  
La vulve des juments est rose comme la tienne  
Et nos armes graissées c'est comme quand tu me veux  
Ô douceurs de ma vie, c'est comme quand tu m'aimes.  
L'hivers est doux, le ciel est bleu,  
Refais-me le, refais-me le  
Toi ma chère permission

Ma consigne ma faction.  
Ton amour est mon uniforme  
Tes doux baisers sont les boutons  
Ils brillent comme l'or et l'orient  
Et tes bras si roses si longs  
Sont les plus galants des galons  
Un monsieur près de moi mange une glace blanche  
Je songe au goût de ta chair et je songe à tes hanches  
À gauche lit son journal une jeune dame blonde  
Je songe à tes lettres où sont pour moi toutes les nouvelles du monde





Ils passe des marins, la mer meurt à tes pieds  
Je regarde ta photo tu es l'univers entier  
J'allume une allumette et vois ta chevelure  
Tu es pour moi la vie cependant qu'elle dure  
Et tu es l'avenir et mon éternité  
Toi mon amour unique et la seule beauté

\* Nîmes, le 12 janvier 1915

Mon Lou, je veux te reparler maintenant de l'Amour  
Il monte dans mon coeur comme le soleil sur le jour  
Et soleil il agite ses rayons comme des fouets  
Pour activer nos âmes et les lier  
Mon amour c'est seulement ton bonheur  
Et ton bonheur c'est seulement ma volonté  
Ton amour doit être passionné de douleur  
Ma volonté se confond avec ton désir et ta beauté.  
Ah! Ah! te revoilà devant moi toute nue  
Captive adorée, toi la dernière venue  
Tes seins ont le goût pâle des kakis et des figues de Barbarie  
Hanches, fruits confits, je les aime, ma chérie  
L'écume de la mer dont naquit la déesse  
Évoque celle-là qui naît de ma caresse.  
Si tu marches, Splendeur, tes yeux ont le luisant  
D'un sabre au doux regard prêt à se teindre de sang

Si tu te couches, Douceur, tu deviens mon orgie  
Et le mets savoureux de notre liturgie  
Si tu te courbes, Ardeur, comme une flamme au vent,  
Des atteintes du feu jamais rien n'est décevant  
Je flambe dans ta flamme et suis de ton amour  
Le phénix qui se meurt et renaît chaque jour.  
Chaque jour  
Mon amour  
Va vers toi ma chérie



Comme un tramway  
Il grince et crie  
Sur les rails où je vais  
La nuit m'envoie ses violettes  
Reçois-les car je te les jette.  
Le soleil est mort doucement  
Comme est mort l'ancien roman  
De nos fausses amours passées.  
Les violettes sont tressées.  
Si d'or te couronnait le jour  
La nuit t'enguirlande à son tour.

\* Nîmes, le 17 janvier 1915

C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons  
Aux figuiers, dans les clos, Mon amour, nous bougeons  
Vers la paix, ce printemps de la guerre où nous sommes.  
Nous sommes bien. Là-bas, entends le cri des hommes.  
Un marin japonais se gratte l'œil gauche avec l'orteil droit  
Sur le chemin de l'exil voici des fils de rois  
Mon cœur tourne autour de toi comme un kolo où dansent quelques  
jeunes soldats serbes auprès d'une pucelle endormie  
Le fantassin blond fait la chasse aux morpions sous la pluie

Un belge interné dans les Pays-Bas lit un journal où il est question de moi  
Sur la digue une reine regarde le champ de bataille avec effroi  
L'ambulancier ferme les yeux devant l'horrible blessure  
Le sonneur voit le beffroi tomber comme une poire trop mûre  
Le capitaine anglais dont le vaisseau coule tire une dernière pipe d'opium  
Ils crient. Cri vers le printemps de paix qui va venir. Entends le cri des hommes.  
Mais mon cri va vers toi mon Lou tu es ma paix et mon printemps  
Tu es, ma Lou chérie, le bonheur que j'attends.  
C'est pour notre bonheur que je me prépare à la mort



C'est pour notre bonheur que dans la vie j'espère encore.  
C'est pour notre bonheur que luttent les armées  
Que l'on pointe au miroir sur l'infanterie décimée  
Que passent les obus comme des étoiles filantes  
Que vont les prisonniers en troupes dolentes  
Et que mon cœur ne bat que pour toi ma chérie  
Mon amour, ô mon Lou, mon art et mon artillerie.

\* Tarascon, le 25 janvier 1915 — GUIRLANDE DE LOU

Je fume un cigare à Tarascon en humant un café  
Des goumiers en manteau rouge passent près de l'hôtel des  
Empereurs  
Le train qui m'emporta t'enguirlandait de tout mon souvenir nostalgique  
Et ces roses si roses qui fleurissent tes seins  
C'est mon désir joyeux comme l'aurore d'un beau matin.

☆

Une flaque d'eau trouble comme mon âme  
Le train fuyait avec un bruit d'obus de 120 au terme de sa course  
Et les yeux fermés je respirais les héliotropes de tes veines  
Sur tes jambes qui sont un jardin plein de marbres  
Héliotropes ô soupirs d'une Belgique crucifiée.

☆

Et puis tourne tes yeux ce réséda si tendre  
Ils exhalent un parfum que mes yeux savent entendre  
L'odeur forte et honteuse des Saintes violées  
Des sept Départements où le sang a coulé

☆



Hausse tes mains Hausse tes mains ces lys de ma fierté  
Dans leur corolle s'épure toute l'impureté  
Ô lys, ô cloches des cathédrales qui s'écroulent au nord  
Carillons des Beffrois qui sonnent à la mort  
Fleurs de lys fleurs de France, ô mains de mon amour  
Vous fleurissez de clarté la lumière du jour

☆

Tes pieds, tes pieds d'or, touffes de mimosas  
Lampes au bout du chemin, fatigues des soldats  
— *allons c'est moi, ouvre la porte je suis de retour enfin*  
— C'est toi, assieds-toi entre l'ombre et la tristesse  
— *Je suis couvert de boue et tremble de détresse*  
*Je pensais à tes pieds d'or pâle comme à des fleurs*  
— Touche-les ils sont froids comme quelqu'un qui meurt.

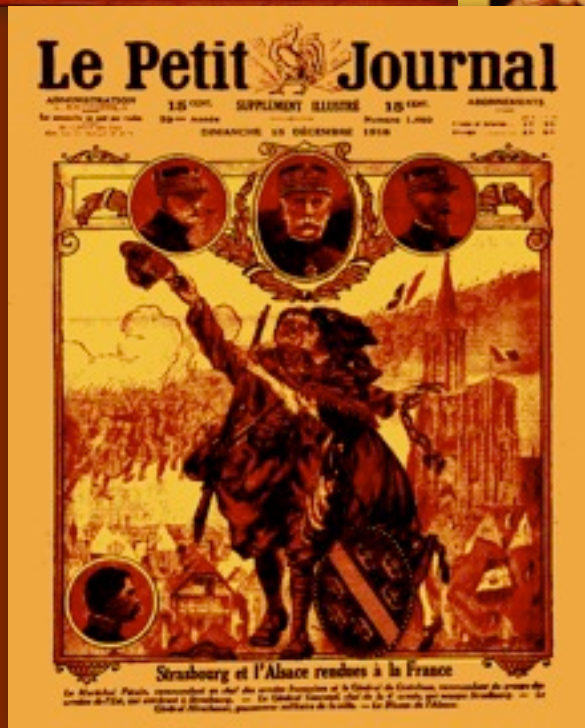
☆

Les lilas de tes cheveux qui annoncent le printemps  
Ce sont les sanglots et les cris que jettent les mourants  
Le vent passe au travers doux comme nos baisers  
Le printemps reviendra, les lilas vont passer

☆

Ta voix, ta voix fleurit comme les tubéreuses  
Elle enivre la vie ô voix ô voix chérie  
Ordonne ordonne au temps de passer bien plus vite  
Le bouquet de ton corps est le bonheur du temps  
Et les fleurs de l'espoir enguirlandent tes tempes  
Les douleurs en passant près de toi se métamorphosent  
— Écroulements de flammes, morts frileuses, hématidroses —  
En une gerbe où fleurit La Merveilleuse Rose

\*



\* Nîmes, le 30 janvier 1915 — SI JE MOURAIS LÀ-BAS...

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée,  
Tu pleurerais un jour, ô Lou, ma bien-aimée.  
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt  
Un obus éclatant sur le front de l'armée,  
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur.

Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace  
Couvrirait de mon sang le monde tout entier :  
La mer, les monts, les vals et l'étoile qui passe,  
Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace  
Comme font les fruits d'or autour de Baratier.

Souvenir oublié, vivant dans toutes choses,  
Je rougirais le bout de tes jolis seins roses,  
Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants.  
Tu ne vieillirais point, toutes ces belles choses  
Rajeuniraient toujours pour leurs destins galants.

Le fatal giclement de mon sang sur le monde  
Donnerait au soleil plus de vive clarté,  
Aux fleurs plus de couleur, plus de vitesse à l'onde,  
Un amour inouï descendrait sur le monde,  
L'amant serait plus fort dans ton corps écarté...

Lou, si je meurs là-bas, souvenir qu'on oublie,  
— Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie,  
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur, —  
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur !  
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie,

Ô mon unique amour et ma grande folie !



La nuit descend,  
On y pressent  
Un long, un long destin de sang.

\* Nîmes, le 2 février 1915 — LA MÉSANGE

Les soldats s'en vont lentement  
Dans la nuit trouble de la ville.  
Entends battre mon cœur d'amant.  
Ce cœur en vaut bien plus de milles  
Puisque je t'aime éperdument.

☆

Je t'aime éperdument, ma chère,  
J'ai perdu le sens de la vie  
Je ne connais plus la lumière,  
Puisque l'Amour est mon envie,  
Mon soleil et ma vie entière.

☆

Écoute-le battre mon cœur !  
Un régiment d'artillerie  
En marche, mon cœur d'Artilleur  
Pour toi se met en batterie,  
Écoute-le, petite sœur.

☆

Petite sœur je te prends toute  
Tu m'appartiens, je t'appartiens,  
Ensemble nous faisons la route,  
Et dis-moi de ces petits riens  
Qui consolent qui les écoute.



Un tramway descend vite  
Trouant la nuit, la nuit de verre  
Où va mon cœur en régiment  
Tes beaux yeux m'envoient leur lumière  
Entends battre mon cœur d'amant.



Ce matin vint une mésange  
Voleter près de mon cheval.  
C'était peut-être un petit ange  
Exilé dans le joli val  
Où j'eus sa vision étrange.



Ses yeux c'était tes jolis yeux,  
Son plumage ta chevelure,  
Son chant les mots mystérieux  
Qu'à mes oreilles on susurre  
Quand nous sommes bien seuls, tous deux



Dans le vallon j'étais tout blême  
D'avoir chevauché jusque-là.  
Le vent criait un long poème  
Au soleil dans tout son éclat.  
Au bel oiseau j'ai dit « Je t'aime ! »



\* Nîmes, le 3 février 1915 — PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE...

Tu m'as parlé de vice en ta lettre d'hier.  
Le vice n'entre pas dans les amours sublimes.  
Il n'est pas plus qu'un grain de sable dans la mer,  
Un seul grain descendant dans les glauques abîmes.

☆

Nous pouvons faire agir l'imagination,  
Faire danser nos sens sur les débris du monde,  
Nous énerver jusqu'à l'exaspération  
Ou vautrer nos deux corps dans une fange immonde,

☆

Et liés l'un à l'autre en une étreinte unique,  
Nous pouvons défier la mort et son destin  
Quand nos dents claqueront en claquement panique ;  
Nous pouvons appeler soir ce qu'on dit matin.

☆

Tu peux défier ma volonté sauvage,  
Je peux me prosterner comme vers un autel  
Devant ta croupe qu'ensanglantera ma rage,  
Nos amours resteront pures comme un beau ciel.

☆

Qu'importe qu'essoufflés, muets, bouches ouvertes  
Ainsi que deux canons tombés de leur affût,  
Brisés de trop s'aimer, nos corps restent inertes !  
Notre amour restera bien toujours ce qu'il fut...

☆

Ennoblissons, mon cœur, l'imagination !  
La pauvre humanité bien souvent n'en a guères.  
Le vice en tout cela n'est qu'une illusion  
Qui ne trompe jamais que les âmes vulgaires.





\* Nîmes, le 3 février 1915 — NOS ÉTOILES

La trompette sonne et resonance,  
Sonne l'extinction des feux.  
Mon pauvre cœur je te le donne  
Pour un regard de tes beaux yeux,  
Un mouvement de ta personne.

☆

Et c'est dix heures, tout s'endort,  
J'écoute ronfler la caserne,  
Le vent qui souffle vient du nord,  
La lune me sert de lanterne  
Un chien perdu crie à la mort

☆

La nuit s'écoule lente, lente,  
Les heures sonnent lentement  
Toi, que fais-tu, belle indolente  
Tandis que veille ton amant  
Qui soupire après son amante ?

☆

Et je cherche au ciel constellé  
Où sont nos étoiles jumelles  
Mon destin au tien mêlé  
Mais nos étoiles, où sont-elles ?  
Ô ciel, mon joli champ de blé !

☆

Hugo l'a dit, célèbre image,  
Booz et Ruth s'en vont là-haut,  
*Pas au plafond*, sur le passage,  
Comme au roman de *Balao*  
Duquel je n'ai lu qu'une page





☆

Un coq lance « cocorico »,  
Ensemble nos chevaux hennissent.  
À Nice, me répond l'Écho,  
Tous les amours se réunissent  
Autour de mon ptit Lou de Co...

L'inimaginable tendresse  
De ton regard paraît aux cieux  
Mon lit ressemble à ta caresse  
Par la chaleur, puisque tes yeux  
Au nom de Nice m'apparaissent.

La nuit s'écoule doucement  
Je vais enfin dormir tranquille.  
Tes yeux qui veillent ton amant,  
Sont-ce pas, ma belle indocile  
Nos étoiles au firmament ?

3 fév. 1915.

\* Nîmes, le 5 février 1915 — RÊVERIE SUR TA VENUE



Mon Lou, mon Cœur, mon Adorée,  
Je donnerais dix ans et plus,  
Pour ta chevelure dorée,  
Pour tes regards irrésolus,  
Pour la chère toison ambrée

Plus précieuse que n'était  
Celle-là savait la route,  
Sur la grand-route du Cathai  
Qu'Alexandre parcourut toute,  
Circé que son Jason fouettait.



Il la fouettait avec des branches  
De laurier-sauce ou d'olivier,  
La bougresse branlait des hanches  
N'ayant plus rien à envier  
En faveur de ses fesses blanches.

Ce qu'à la Reine fit Jason  
Pour ses tours de sorcellerie.  
Pour sa magie et son poison  
Je te le ferai, ma chérie,  
Quand serons seuls à la maison.

Je t'en ferai bien plus encore :  
L'amour, la schlague et coëtera...  
Un cul sera noir comme un Maure  
Quand ma maîtresse arrivera...  
Arrive, ô mon Lou que j'adore !

Dans la chambre de volupté  
Où je t'irai trouver à Nîmes,  
Tandis que nous prendrons le thé,  
Pendant le peu d'heures intimes  
Que m'embellira ta beauté

Nous ferons cent mille bêtises...  
Malgré la guerre et tous ses maux  
Nous aurons de belles surprises :  
Les arbres en fleurs, les Rameaux,  
Pâques, les premières cerises...

Nous lirons dans le même lit,  
Au livre de ton corps lui-même  
— C'est un livre qu'au lit on lit —  
Nous lirons le charmant poème  
Des grâces de ton corps joli.



Nous passerons de doux dimanches  
Plus doux que n'est le chocolat,  
Jouant tous deux au jeu des hanches.  
Le soir, j'en serai raplapla,  
Tu seras pâle aux lèvres blanches.

Un mois après tu partiras...  
La nuit descendra sur la terre.  
En vain, je te tendrai les bras,  
Magicienne du mystère,  
Ma Circé, tu disparaîtra...

Où t'en iras-tu, ma jolie ?  
À Paris, dans la Suisse ou bien  
Au bord de ma mélancolie :  
Ce flot méditerranéen  
Que jamais, jamais on n'oublie ?

Alors sonneront, sonneront  
Les trompettes d'artillerie.  
Nous partirons et ron et ron  
Petit patapon, ma chérie,  
Vers ce qu'on appelle le Front

J'y ferai, qui sait ? des prouesses  
Comme font les autres poilus,  
En l'honneur de tes belles fesses,  
De tes doux yeux irrésolus  
Et de tes divines caresses.

Mais en attendant, je t'attends,  
J'attends tes yeux, ton cou, ta croupe...  
Que je n'attende pas longtemps  
De tes beautés la belle troupe  
M'amie aux beaux seins palpitants



Et viens-t-en donc puisque je t'aime  
Je le chante sur tous les tons...  
...Ciel nuageux... la nuit est blême...  
La lune chemine à tâtons...  
Une abeille sur de la crème...

\* Nîmes, le 5 février 1915 — ADIEU !

L'amour est libre, il n'est jamais soumis au sort  
O Lou, le mien est plus fort encor que la mort  
Un cœur, le mien te suit dans ton voyage au Nord

Lettres ! Envoie aussi des lettres, ma chérie  
On aime en recevoir dans notre artillerie  
Une par jour au moins, une au moins, je t'en prie

Lentement la nuit noire est tombée à présent  
On va rentrer après avoir acquis du zan.  
Une, deux, trois... À toi ma vie ! À toi mon sang !

La nuit mon cœur la nuit est très douce et très blonde.  
O Lou, le ciel est pur aujourd'hui comme une onde.  
Un cœur, le mien, te suit jusques au bout du monde.

L'heure est venue. Adieu ! l'heure de ton départ  
On va rentrer. Il est neuf heures moins le quart  
Une... deux... trois... Adieu de Nîmes dans le Gard

\*

\* Nîmes, le 5 février 1915 — DANS UN CAFÉ À NÎMES

Vous partez ? — Oui ! c'est pour ce soir —  
Où allez-vous ? Reims ou Belgique !  
Mon voyage est un grand [trou] noir  
À travers notre République  
C'est tout ce que j'en peux savoir —

Y fûtes-vous ? — Dans la Lorraine  
J'ai fait campagne tout d'abord ;  
J'ai vu la Marne et j'ai vu l'Aisne,  
J'ai frôlé quatre fois la mort  
Qui du Nord est la souveraine.

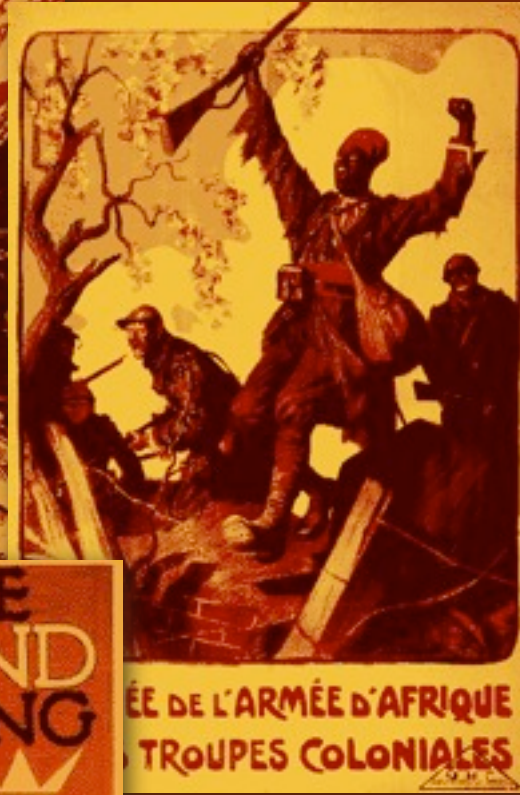
J'ai reçu deux éclats d'obus  
Et la médaille militaire.  
Blessé, c'est dans un autobus  
Que je m'en revins en arrière  
Près d'un espion en gibus.

Il voulait fuir. Mes mains crispées  
L'étranglèrent. Ce vilain mort  
Me servit de lit. Les Napées  
Et toutes les Nymphes du Nord  
Sur le chemin s'étaient groupées —

Et disaient d'une douce voix,  
Tandis que couleur d'espérance  
Bruissait le feuillage du bois  
« Bravo ! petit soldat de France. »  
Puis je fis un signe de croix... —

Caporal qui vas aux tranchées  
Heureux est ton sort glorieux !  
La-bas, aux lignes piochées,





À vos fusils impérieux  
Les victoires sont accrochées !

Dans un dépôt, nous, canonniers  
Attendons notre tour de gloire,  
Vous êtes partis les premiers ;  
Nous remporterons la victoire  
Qui se jette au cou des derniers. —

Canonnier ayez patience !  
Adieu donc ! — Adieu, caporal ! —  
Votre nom ? — Mon nom ? l'Espérance !  
Je suis un canon, un cheval  
Je suis l'Espoir... Vive la France !...

\* Nîmes, le 7 février 1915

Vais acheter une cravache  
En peau de porc, jaune en couleur,  
Si je n'en trouve que macache  
Prendrai mon fouet de conducteur.

☆

Les mouton noirs des nuits d'hiver  
S'amènent en longs troupeaux tristes.  
Les étoiles parsèment l'air  
Comme des éclats d'améthystes.



Là-bas tu vois les projecteurs  
Jouer l'aurore boréale,  
C'est une bataille de fleurs  
Où l'obus est une fleur mâle

Les canons membres génitaux,  
Engrossent l'amoureuse terre.  
Le temps est aux instincts brutaux.  
Pareille à l'amour est la guerre.

Écoute au loin les branle-bas,  
Claquer les drapeau tricolore  
Au vent, dans le bruit des combats  
Qui durent du soir a l'aurore.

Salut, salut au régiment  
Qui va rejoindre les tranchées.  
Dans le ciel pâle éperdument  
Sur lui la victoire est penchée

Mon cœur, embrasse les deux fronts  
Fronts de Toutou, front de l'armée.  
Ce qu'ils ont fait, nous le ferons.  
Au revoir, ô ma bien-aimée.

\*





Sonnet du huit février 1915

Lundi, huit février, ma biche  
Ma biche part.  
Suis inquiet, elle s'en fiche...  
Buvons du marc...

Vrai qu'au service de l'Autriche  
(Patate et lard)  
Le militaire est très peu riche  
Je m'en fous, car

Il peut bien vivre d'Espérance,  
Même il en meurt  
Au doux service de la France

Un Artilleur,  
Mon âme à ta suite s'élançait,  
Adieu, mon cœur!

\* Nîmes, SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915

Lundi, huit février, ma biche  
Ma biche part.  
Suis inquiet, elle s'en fiche...  
Buvons du marc...

Vrai qu'au service de l'Autriche  
(Patate et lard)  
Le militaire est très peu riche  
Je m'en fous, car

Il peut bien vivre d'Espérance.  
Même il en meurt  
Au doux service de la France

Un artilleur,  
Mon âme à ta suite s'élançait,  
Adieu, mon cœur !

\*

Poème du 9 février 1915

\* Nîmes, POEME DU 9 FEVRIER 1915

Le miroir

Je me regarde dans ce miroir  
et c'est toi que je vois  
Toi ma Lou qui me ressembles comme l'inverse reflet  
de mon âme virile forte et très passionnée !

La maison carrée

J'élève aussi un monument  
au dieux charmant et doux  
c'est toi mon petit Lou  
tu es le dieu et la déesse hermaphrodite  
je t'ai créée et je t'adore  
Divinité prêtre et prêtresse  
Amant maîtresse  
mais tu es aussi la victime  
qu'il faut immoler sur l'autel  
à toi-même mon Lou  
qui es la divinité lascive que j'implore

Le canon

VIVE LA FRANCE  
bonjour ma Lou  
Par ce canon de 75  
je t'envoie les baisers que tu AIMES  
mon amour s'emboîte dans ton amour  
comme s'il coulissait dans un rail de tramway.  
Tu es dans un train lointain. Tu marches à pied.  
Il pleut à Nîmes des grands ressorts d'horlogerie  
ô Lou

Je me regarde dans ce miroir  
et c'est toi que je vois  
Toi ma Lou qui me ressembles  
comme l'inverse reflet  
de mon âme virile forte et très  
passionnée !

Par ce canon de 75  
je t'envoie les baisers que tu AIMES  
mon amour s'emboîte dans ton amour  
comme s'il coulissait dans un rail de tramway.  
Tu es dans un train lointain. Tu marches à pied.  
Il pleut à Nîmes des grands ressorts d'horlogerie  
ô Lou

Je t'ai créée et je t'adore  
Divinité prêtre et prêtresse  
Amant maîtresse  
mais tu es aussi la victime  
qu'il faut immoler sur l'autel  
à toi-même mon Lou  
qui es la divinité lascive que j'implore

VIVE LA FRANCE  
bonjour ma Lou  
Par ce canon de 75  
je t'envoie les baisers que tu AIMES  
mon amour s'emboîte dans ton amour  
comme s'il coulissait dans un rail de tramway.  
Tu es dans un train lointain. Tu marches à pied.  
Il pleut à Nîmes des grands ressorts d'horlogerie  
ô Lou

Je t'ai créée et je t'adore  
Divinité prêtre et prêtresse  
Amant maîtresse  
mais tu es aussi la victime  
qu'il faut immoler sur l'autel  
à toi-même mon Lou  
qui es la divinité lascive que j'implore

VIVE LA FRANCE  
bonjour ma Lou  
Par ce canon de 75  
je t'envoie les baisers que tu AIMES  
mon amour s'emboîte dans ton amour  
comme s'il coulissait dans un rail de tramway.  
Tu es dans un train lointain. Tu marches à pied.  
Il pleut à Nîmes des grands ressorts d'horlogerie  
ô Lou

le sabre

Le jour s'est levé comme un sabre  
et je t'aime mon Amour  
autant que j'aime le jour

Le portrait de Lou

Reconnais-toi  
Cette adorable personne c'est toi  
Sous le grand chapeau canotier  
Œil  
Nez  
la bouche  
Voici l'ovale de ta figure  
Ton cou exquis  
Voici enfin l'imparfaite image  
de ton buste adoré  
vu comme à travers un nuage  
Un peu plus bas  
c'est ton cœur qui bat

L'orange

J'ai reçu ta lettre de Toulon je t'adore  
À BIENTÔT LOU  
Il pleut ici tristement et je suis triste mon LOU  
Les oranges de baratier sont les meilleurs de la France.  
Elles ont la saveur de ta chair chaude  
Comme le soleil semblable à ces oranges

\*

\* Nîmes, le 12 fév. 1915

Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi  
Le jour n'existe plus, le soleil s'est noyé  
La caserne est changée en maison de l'effroi  
Et je suis triste ainsi qu'un cheval convoyé

Que t'es-t-il arrivé ? souffres-tu ma chérie ?  
Pleures-tu ? Tu m'avais bien promis de m'écrire  
Lance ta lettre, obus de ton artillerie,  
Qui doit me redonner la vie et le sourire.

Huit fois déjà le vaguemestre a répondu  
« Pas de lettres pour vous » Et j'ai presque pleuré  
Et je cherche au quartier ce joli chien perdu  
Que nous vîmes ensemble, ô mon cœur adoré

En souvenir de toi longtemps je le caresse  
Je crois qu'il se souvient du jour où nous le vîmes  
Car il me lèche et me regarde avec tendresse  
Et c'est le seul ami que je connaisse à Nîmes

Sans nouvelles de toi je suis désespéré  
Que fais-tu ? Je voudrais une lettre demain  
Le jour s'est assombri, qu'il devienne doré.  
Et tristement, ma Lou, je te baise la main

Mon cœur écris-moi, écris-moi, je ne sais pas pourquoi tu ne m'écris pas.

\*



\* Nîmes, le 11 mars 1915

De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles.  
Mais quels doux souvenirs sont ceux où tu te mêles,  
Lou, mon amour lointain et ma divinité,  
Souffre que ton dévot adore ta beauté !  
C'est aujourd'hui le jour de la grande visite  
Et Lou, mon cher amour, nous partirons ensuite.  
C'est question de jours. Je ne te verrai plus  
Ils ne reviendront pas les beaux jours révolus...

Sais-je, mon cher amour, si tu m'aimes encore ?  
Les trompettes du soir gémissent lentement  
Ta photo devant moi. chère Lou, je t'adore  
Et tu sembles sourire encore à ton amant.

J'ignore tout de toi ! Qu'es-tu donc devenue ?  
Es-tu morte, es-tu vive et l'as-tu renié  
L'amour que tu promis un jour au canonnier.  
Que je voudrais mourir sur la rive inconnue !

Que je voudrais mourir dans le bel Orient  
Quand, Croisé, j'entrerai, fier dans Constantinople,  
Ton image à la main, mourir en souriant  
Devant la douce mer d'azur et de sinople !...

Ô Lou, ma grande peine, ô Lou, mon cœur brisé,  
Comme un doux son de cor ta voix sonne et resonance,  
Ton regard attendri dont je me suis grisé  
Je le revois lointain, lointain et qui s'étonne

Je baise tes cheveux, mon unique trésor,  
Et qui de ton amour furent le premier gage  
Ta voix, mon souvenir, s'éloigne, ô son du cor.  
Ma vie est un beau livre et l'on tourne la page

Helft uns siegen!



zeichnet  
die



Derin ist ein Bild, ein Bild und ein Bild



Adieu mon Lou mes larmes tombent  
Je ne te reverrai plus jamais  
Entre nous deux ma Lou se dresse l'Ombre

Et souviens-toi parfois du temps où tu m'aimais

L'heure  
Pleure  
trois  
fois

À treize heures trente on ira chez le major  
savoir si l'on est apte à partir  
ensuite l'on chantera  
Prenons-les par le flan  
Rantanplan tire lire.

Garde-moi bien toutes les lettres que tu m'as écrites  
Et dont tu n'es que la dépositaire  
Tu dois me les rendre quoi qu'il arrive  
À moins que je ne meure  
Ce qui se peut fort bien  
Mon Lou, mon Lou chéri, j'ai des baisers plein les lèvres  
Je t'en mets sur les yeux, sur tes cheveux  
Fauves, partout, partout des baisers affolés  
Amour en cristal de Baccarat  
Amour brisé en mille morceaux  
Quel verrier miraculeux  
Pourrait te raccommoquer !



Adieu mon Lou mes larmes  
tombent je ne te reverrai plus  
jamais, entre nous deux, me l'ont redonné  
L'Ombre

de toi ma Lou, je porte au cœur  
vient me te et  
LOU M'A PERCÉ le cœur  
SAIGNANTE le cœur  
FLÈCHE  
c'est Lou  
J'aime Lou

d'heure heure pleure  
ou ira dans le major  
savoir si l'on est apaisé par  
surtout tout d'abord

J'entends le vent se plaindre au-dessus des garrigues  
Et ronfler la caserne aux cent mille fatigues  
Un chien pleure à la mort comme mon cœur saignant  
Je perds tout sauf l'honneur ainsi qu'à Marignan.  
J'ai perdu mes amours. Où sont-elles allées ?  
Sont-ce elles dont j'entends les plaintes désolées ?  
Ô tête trop lourde, front en feu, mes yeux tristes  
Ô pourpres avenir comme des améthystes  
Trajectoires de vie que mon cœur va suivant  
Comme un obus lancé qui traverse le vent.  
La nuit est temps propice à celui qui soupire.  
J'ai goûté le meilleur je vais goûter le pire,  
Mais je t'aime ma Lou, comme on n'a pas aimé  
Et quand tu seras vieille, Enfant, mon cœur, mon âme  
Souviens-toi quelquefois de moi

FLÈCHE SAIGNANTE

Je porte au cœur une blessure ardente  
elle me vient de toi ma Lou  
LOU M'A PERCÉ le cœur  
J'ai le cœur percé  
c'est Lou  
J'aime Lou

Adieu mon Lou chéri, je t'aime infiniment  
Si je pars avant de t'avoir revue  
Je t'enverrai mon adresse  
Et tu m'écriras si tu veux  
Adieu, mon Lou, je baise tes cheveux  
Adieu, mon Lou, Adieu

\*



\* Nîmes, le 25 mars 1915 — FACTION

Je pense à toi, ma Lou, pendant la faction  
J'ai ton regard là-haut en clignements d'étoiles  
Tout le ciel, c'est ton corps, chère conception  
De mon désir majeur qu'attisent les rafales  
Autour de ce soldat en méditation

Amour, vous ne savez ce que c'est que l'absence  
Et vous ne savez pas que l'on s'en sent mourir.  
Chaque heure infiniment augmente la souffrance.  
Et quand le jour finit on commence à souffrir  
Et quand la nuit revient la peine recommence

J'espère dans le Souvenir, ô mon Amour  
Il rajeunit, il embellit, lorsqu'il s'efface.  
Vous vieillirez, Amour, vous vieillirez un jour.  
Le Souvenir au loin sonne du cor de chasse  
Ô lente, lente nuit, ô mon fusil si lourd

\*

\* Nîmes, le 29 mars 1915 — LA CEINTURE

LA MUSE

Depuis longtemps déjà je t'ai laissé tout seul  
Cependant me voici t'apportant mon mensonge  
Poète, sois joyeux, tu sembles un linceul;  
Regarde-moi, c'est moi, je ne suis pas un songe





ARMIA POLSKA WE FRANCY  
POLISH ARMY IN FRANCE  
CENTRUM REKRUTACYJNE  
RECRUI



*aux fois j'ai tenu et vaincu sur la ligne  
mon frère,  
l'offensive de la paix blanche ou l'avant-garde ton frère  
tu dois tenir et vaincre, sois fier et malin.  
Méfie-toi de l'hypocrisie boche.*

#### LE POÈTE

Ô muse, je tremblais de ne plus te revoir  
Voici ton doux regard, voici ta robe ouverte  
Et ta ceinture enfin qui me fait concevoir  
Un exquis dénouement devant cette mer verte

#### L'AMOUR

Va, te t'excite pas pas ta Muse qui revient  
Ne t'aime maintenant plus qu'à travers l'espace  
Mais prends-lui deux baisers comme un suprême bien  
Et sois content surtout, puisque tout lasse et passe

#### LE POÈTE

Mais, Amour, tu sais bien que je suis maladroit  
Dérobe sa ceinture en m'en fais ma couronne  
Je me contenterai de penser à l'endroit  
Où pressait ce ruban sur sa belle personne

#### LA MUSE

Poète, me voici, j'ai deux baisers pour toi  
Je t'aimerais toujours d'un amour platonique  
Mais toi tu m'appartiens, je suis ta seule loi  
Et reçois ma ceinture en un don magnifique



#### LE POÈTE

J'adore ta ceinture, ô Muse, mon amour  
Elle est ronde comme le monde et ta mamelle  
Elle est ouverte au centre ainsi ta bouche pour  
Rire, et longue comme un vers à rime éternelle  
Elle est mon art, elle est ma vie et ma douleur  
Elle est l'illusion, elle est toute lumière  
Elle la grande beauté, la multiple couleur



DEBOUT DANS LA TRANCHÉE  
QUE L'AURORE ÉCLAIRE. LE SOLDAT  
RÊVE À LA VICTOIRE ET À SON FOYER.  
POUR QU'IL PUISSE ASSURER L'UNE  
ET RETROUVER L'AUTRE.  
**SOUSCRIVEZ**  
**AU 3<sup>e</sup> EMPRUNT DE DÉFENSE NATIONALE**

Et ma muse en second puisque part le première.  
Elle est ta forme aussi car elle a pris ton corps  
Elle a saisi ton corps comme une belle proie  
Va-t'en, va-t'en là-bas vers les Ests et les Nords  
Où t'entraînent l'Amour, la Bravoure et la Joie  
Et quand je m'en irai là-bas ou bien ailleurs  
Ma muse me suivra, ta ceinture idéale  
Irréel arc-en-ciel aux sept belles couleurs  
Qui décorent ce soir le ciel sur la mer pâle

LA MUSE

Adieu je pars, adieu tu m'attends à jamais  
L'Amour s'impatiente et la nuit va descendre

LE POÈTE

Eh! que m'importe à moi, puisque moi je t'aimais  
Ce soir, j'ai dénoué ta ceinture à jamais  
Et toi tu n'as de moi pas même un brin de cendre

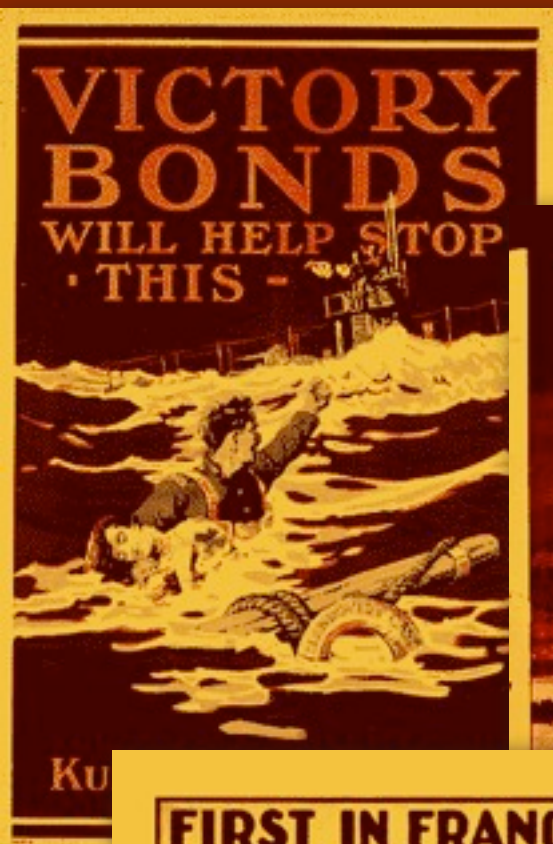
L'AMOUR

Espère dans l'Amour, Poète, il reviendra  
Te ramener ta Muse avec sa robe ouverte  
Ce que l'Amour a dit, Poète, il le fera  
Adieu, la nuit descend et la mer n'est plus verte

LE POÈTE

Adieu, petit Amour, petit enfant ingrat.  
Enfin, me voici seul dans la nuit incolore.  
Toi, qui n'existes pas, CEINTURE, je t'adore.

\*



\* Nîmes, le 31 mars 1915

Et prends bien garde aux Zeppelins  
Aux Zeppelins de toute sorte  
Ceux des Boches sont pas malins  
Ceux des Français sont bien plus pleins  
Et prends bien garde aux Zeppelins  
Chaque officier français en porte

\* Nîmes, le 1 avril 1915

Ô naturel désir pour l'homme être roi  
On est revêtu de la carte de son royaume  
Les fleuves sont des épingles d'acier semblables à tes veines où roule  
l'onde trompeuse de tes yeux  
Le cratère d'un volcan qui sommeille mais n'est pas éteint  
C'est ton sexe brun et plissé comme une rose sèche  
Et les pieds dans la mer je fornique un golfe heureux  
C'est ainsi que je l'aime la liberté  
Et je veux qu'elle seule soit la loi des autres  
Mais je suis l'ennemi des autres libertés

\* entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915 — TRAIN MILITAIRE

Nous marchons, nous marchons d'un immobile pas.  
Nous buvons au bidon à la fin du repas  
Le dernier arbre en fleurs qu'avant Dijon nous vîmes  
(Car c'est fini les fleurs des environs de Nîmes,)  
Était tout rose ainsi que tes seins virginaux.  
Ma vie est démodée ainsi que les journaux  
D'hier et nous aimons, ô femmes, vos images



Sommes dans nos wagons comme oiseaux en cages.  
Te souvient-il encor du brouillard de Sospel ?  
Une fillette avait ton vice originel...  
Et notre nuit de Vence avant d'aller à Grasse ?  
Et l'hôtel de Menton ?... Tout passe, lasse et casse...  
Et quand tu seras vieille, ô ma jeune beauté  
Lorsque l'hiver viendra après ton bel été,  
Lorsque mon nom sera répandu sur la terre  
En entendant nommer Guillaume Apollinaire  
Tu diras « Il m'aimait » et t'enorgueilliras.  
Allons ! ouvre ton cœur. Tu m'as ouvert tes bras.



Les souvenirs ce sont des jardins sans limite  
Où le crapaud module un tendre cri d'azur.  
La biche du silence éperdu passe vite.  
Un rossignol meurtri par l'amour chante sur  
Le rosier de ton corps où j'ai cueilli des roses.  
Nos cœurs pendent ensemble au même grenadier  
Dont les fleurs de grenade entre nos cœurs écloses  
En tombant une à une ont jonché le sentier.



Les arbres courent fort, les arbres courent, courent  
Et l'horizon vient à la rencontre du train.  
Et les poteaux télégraphiques s'énamourent,  
Ils bandent comme un cerf vers le beau ciel serein.  
Ainsi beau ciel aimé, chère Lou que j'adore  
Je te désire encore, ô paradis perdu.  
Tous nos profonds baisers je me les remémore.  
Il fait un vent tout doux comme un baiser mordu,  
Après des souvenirs, des souvenirs encore...

\* entre Bar-sur-Aube et Troyes, le 5 avril 1915 — IL Y A

Il y a des petits ponts épatants  
Il y a mon cœur qui bat pour toi  
Il y a une femme triste sur la route  
Il y a un beau petit cottage dans un jardin  
Il y a six soldats qui s'amuse comme des fous  
Il y a mes yeux qui cherchent ton image  
Il y a un petit bois charmant sur la colline  
Et un vieux territorial pisse quand nous passons  
Il y a un poète qui rêve au ptit Lou  
Il y a un ptit Lou exquis dans ce grand Paris  
Il y a une batterie dans une forêt  
Il y a un berger qui pâit ses moutons  
Il y a ma vie qui t'appartient  
Il y a mon porte-plume réservoir qui court, qui court  
Il y a un rideau de peupliers délicat, délicat  
Il y a toute ma vie passée qui est bien passée  
Il y a des rues étroites à Menton où nous nous sommes aimés  
Il y a une petite fille de Sospel qui fouette ses camarades  
Il y a mon fouet de conducteur dans mon sac à avoine  
Il y a des wagons belges sur la voie  
Il y a mon amour  
Il y a toute la vie  
Je t'adore

\* Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915

Ma Lou, je coucherai ce soir dans les tranchées  
Qui près de nos canons ont été piochées.  
C'est à douze kilomètres d'ici que sont  
Ces trous où dans mon manteau couleur d'horizon  
Je descendrai tandis qu'éclatent les marmites





Pour y vivre parmi nos soldats troglodytes.  
Le train s'arrêtait à Mourmelon le Petit.  
Je suis arrivé gai comme j'étais parti.  
Nous irons tout à l'heure à notre batterie.  
En ce moment je suis parmi l'infanterie.  
Il siffle des obus dans le ciel gris du nord  
Personne cependant n'envisage la mort.



Et nous vivrons ainsi sur les premières lignes  
J'y chanterai tes bras comme les cols des cygnes  
J'y chanterai tes seins d'une déesse dignes  
Le lilas va fleurir. Je chanterai tes yeux  
Où danse tout un chœur d'angelots gracieux.  
Le lilas va fleurir, ô printemps sérieux !  
Mon cœur flambe pour toi comme une cathédrale  
Et de l'immense amour sonne la générale.  
Pauvre cœur, pauvre amour ! Daigne écouter le râle  
Qui monte de ma vie à ta grande beauté.  
Je t'envoie un obus plein de fidélité  
Et que t'atteigne, ô Lou, mon baiser éclaté



Mes souvenirs se sont ces plaines éternelles  
Que virgules, ô Lou, les sinistres corbeaux  
L'avion de l'amour a refermé ses ailes  
Et partout à la ronde on trouve des tombeaux.



Et ne me crois pas triste et ni surtout morose  
Malgré toi, malgré tout je vois la vie en rose  
Je sais comment reprendre un jour mon petit Lou,  
Fidèle comme un dogue, avec des dents de Loup;



NUMÉRO 19 0.75 LE N° 2 OCTOBRE 1919  
**LE FLAMBEAU**



Je suis ainsi, mon Lou mais plus tenace encore  
Que n'est un aigle alpin sur le corps qu'il dévore.

☆

Quatre jours de voyage et je suis fatigué  
Mais que je suis content d'être parti de Nîmes !  
Aussi, mon Lou chéri, je suis gai, je suis gai  
Et je ris de bonheur en t'écrivant ces rimes.

☆

Cette boue est atroce aux chemins détremés.  
Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes.  
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés,  
Les amants vont mourir et mentent les amantes.

☆

J'entends le vent gémir dans les sombres sapins  
Puis je m'enterrerai dans la mélancolie  
Ô ma Lou, tes grands yeux étaient mes seuls copains.  
N'ai-je pas tout perdu, puisque mon Lou m'oublie ?

☆

Dix-neuf cent quinze, année où tant d'hommes sont morts  
Va-t'en, va-t'en aux Enfers des Furies  
Jouons, jouons aux dés; les dés marquent les sorts  
J'entends jouer aux dés les deux artilleries

☆

Adieu, petite amie, ô Lou mon seul amour  
Ô mon esclave enfuie,  
Notre amour qui connut le soleil, pas la pluie  
Fut un instant trop court.





La mer nous regardait de son œil tendre et glauque  
Et les orangers d'or  
Fructifiaient pour nous. Ils fleurissent encor.  
Et j'entends la voix rauque

Des canons allemands crier sur Mourmelon  
— Appel de la tranchée. —  
Ô Lou, ma rose atroce, es-tu toujours fâchée  
Avec des yeux de plomb ?

☆

Ô Lou, Démone-Enfant aux baisers de folie  
Je te prends pour toujours dans mes bras, ma jolie.

☆

Deux maréchaux des logis jouent aux échecs en riant.  
Une diablesse exquise aux cheveux sanglants se signe à l'eau bénite.  
Quelqu'un lime une bague avec l'aluminium qui se trouve dans la fusée  
des obus autrichiens.

Un képi de fantassin met du soleil sur cette tombe.  
Tu portes au cou ma chaîne et j'ai au bras la tienne  
Ici, on sable le champagne au mess des sous-officiers.

Les Allemands sont là derrière les collines  
Les blessés crient comme Ariane  
O noms plaintifs des joies énormes  
Rome, Nice, Paris, Cagnes Grasse Vence, Sospel Menton, Monaco, Nîmes  
Un train couvert de neige apporte à Tomsk, en Sibérie, des nouvelles de la Champagne  
Adieu, mon petit, Lou, adieu  
Adieu, Le ciel a des cheveux gris

\*



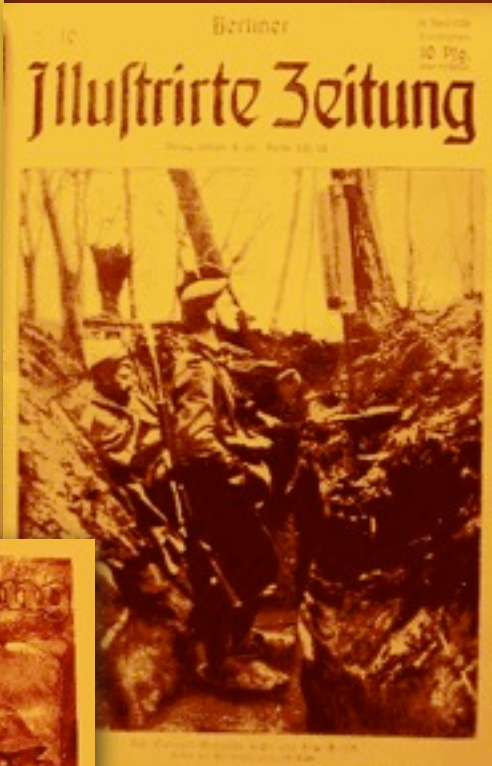


\* Courmelois, le 8 avril 1915

Mon très cher petit Lou je t'aime,  
Ma chère petite étoile palpitante je t'aime  
Corps délicieusement élastique je t'aime  
Vulve qui serre comme un casse-noisette je t'aime  
Sein gauche si rose et si insolent, je t'aime,  
Sein droit si tendrement rosé je t'aime  
Mamelon droit couleur de champagne non champagnisé je t'aime  
Mamelon gauche semblable à une bosse du front d'un petit veau qui  
vient de naître je t'aime  
Nymphes hypertrophiées par tes attouchements fréquents, je vous aime  
Fesses exquisement agiles qui se rejettent bien en arrière je vous aime  
Nombriil semblable à une lune creuse et sombre je t'aime  
Toison claire comme une forêt en hiver je t'aime  
Aisselles duvetées comme un cygne naissant je vous aime  
Chute des épaules adorablement pure je t'aime  
Cuisse au galbe aussi esthétique qu'une colonne de temple antique je  
t'aime  
Oreilles ourlées comme de petits bijoux mexicains je vous aime  
Chevelure trempée dans le sang des amours je t'aime  
Pieds savants, pieds qui se raidissent je vous aime  
Reins chevaucheurs, reins puissants, je vous aime  
Taille qui n'a jamais connu le corset, taille souple je t'aime  
Dos merveilleusement fait et qui s'est courbé pour moi je t'aime

Bouche, ô mes délices, ô mon nectar je t'aime  
Regard unique regard-étoile je t'aime  
Mains dont j'adore les mouvements je vous aime  
Nez singulièrement aristocratique je t'aime  
Démarche onduleuse et dansante je t'aime,  
Ô petit Lou, je t'aime je t'aime, je t'aime et quand je le rajouterais encore, ce serait toujours le  
même mot. C'est celui-là même, je t'aime.

\*



\* Courmelois, le 8 avril 1915

I

Le ciel est étoilé par les obus des Boches  
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal  
La mitrailleuse joue un air à triples croches  
Mais avez-vous le mot — Mais oui le mot fatal —  
Aux créneaux, aux créneaux, laissez là les pioches.

On sonne GARDE À VOUS rentrez dans vos maisons  
CŒUR obus éclaté qui sifflait sa romance  
Je ne suis jamais seul, voici les deux caissons  
Tous les dieux de mes yeux s'envolent en silence  
Nous vous aimons ô Vie et nous vous agaçons

Les obus miaulaient un amour à mourir  
Les amours qui s'en vont sont plus doux que les autres  
Il pleut, Bergère, il pleut et le sang va tarir.  
Les obus miaulaient. Entends chanter les nôtres  
Pourpre Amour salué par ceux qui vont périr !

Le Printemps tout mouillé, la Veilleuse, l'Attaque  
Il pleut, mon âme, il pleut, mais il pleut des yeux morts.  
Ulysse, que de jours pour rentrer dans Ithaque !  
Couche-toi sur la paille et songe un beau remords  
Qui, PUR EFFET DE L'ART, soit aphrodisiaque.

II

Je t'écris, ô mon Lou, de la hutte en roseaux  
Où palpitent d'amour et d'espoir neuf coeurs d'hommes  
Les canons font partir leurs obus en monômes  
Et j'écoute gémir la forêt sans oiseaux





Il était une fois en Bohême un poète  
Qui sanglotait d'amour puis chantait au soleil  
Il était autrefois la comtesse *Alouette*  
Qui sut si bien mentir qu'il en perdit la tête,  
En perdit sa chanson, en perdit le sommeil

Un jour elle lui dit « Je t'aime, ô mon poète »  
Mais il ne la crut pas et sourit tristement  
Puis s'en fut en chantant : « Tire-lire, *Alouette* »  
Et se cachait au fond d'un petit bois charmant.

Un soir, en gazouillant son joli tire-lire  
La comtesse *Alouette* arriva dans le bois :  
« Je t'aime, ô mon poète, et je viens te le dire  
« Je t'aime pour toujours. Enfin, je te revois !  
« Et prends-la pour toujours, mon âme qui soupire »

Ô cruelle *Alouette* au coeur dur de vautour  
Vous mentîtes encore au poète crédule.  
J'écoute la forêt gémir au crépuscule.  
La comtesse s'en fut et puis revint un jour :  
« Poète, adore-moi, moi, j'aime un autre amour »

Il était une fois un poète en Bohême  
Qui partit à la guerre on ne sait pas pourquoi.  
Voulez-vous être aimé, n'aimez pas, croyez-moi !  
Il mourut en disant : « Ma comtesse, je t'aime »  
Et j'écoute à travers le petit jour si froid  
Les obus s'envoler comme l'amour lui-même.

III

Te souviens-tu, mon Lou, de ce panier d'oranges  
Douce comme l'amour qu'en ce temps-là nous fîmes  
Tu me les envoyas un jour d'hiver à Nîmes  
Et je n'osais manger ces beaux fruits d'or des anges.



Je les gardais longtemps pour les manger ensemble  
Car tu devais me retrouver à Nîmes.  
De mon amour vaincu les dépouilles opimes  
Pourrissent. J'attendais. Mon coeur, la main me tremble !

Une petite orange était restée intacte  
Je la pris avec moi quand à six nous partîmes  
Et je l'ai retrouvée intacte comme à Nîmes,  
Elle est toute petite et sa peau se contracte.

Et tandis que les obus passent, je la mange  
Elle est exquise ainsi que mon amour de Nîmes  
Ô soleil concentré, riche comme mes rimes  
Ô savoureux amour, ô ma petite orange !

Les souvenirs sont-ils un beau fruit qu'on savoure ?  
En mangeant, j'ai détruit mes souvenirs opimes.  
Puissé-je t'oublier mon pauvre amour de Nîmes !  
J'ai tout mangé : l'orange et la peau qui l'entoure.

Mon Lou, pense parfois à la petite orange  
Douce comme l'amour, le pauvre amour de Nîmes,  
Douce comme l'amour qu'en ce temps-là nous fîmes.  
Il me reste une orange : un coeur, un coeur étrange.



#### IV

Tendres yeux éclatés de l'amante infidèle,  
Obus mystérieux...  
Si tu savais le nom du beau cheval de selle  
Qui semble avoir tes yeux !

Car c'est Loulou, mon Lou, que mon cheval se nomme,  
Un alezan brûlé,  
Couleur de tes cheveux, cul rond comme une pomme,  
Il est là tout sellé.

Il faut que je reçoive, ô mon Lou, la mesure  
Exacte de ton doigt  
Car je veux te sculpter une bague très pure  
Dans un métal d'effroi.

\* Courmelois, le 13 avril 1915 — AGENT DE LIAISON

Le 12 avril 1915 tormoha  
L'ombre d'un homme et d'un cheval au galop se profile sur le mur  
Ô sons Harmonie Hymne de la petite église bombardée tous les jours  
Un harmonium y joue et l'on n'y chante pas  
Mon cœur est comme l'horizon où tonne et se prolonge  
La canonnade ardente de cent mille passions  
Ah! miaulez. Ah! miaulez les chats d'enfer  
Le 12 avril 1915  
Ô ciel ô mon beau ciel gemmé de canonnades  
Le ciel faisait le roue comme un phénix qui flambe  
Paon lunaire rouant Ainsi-soit-il  
On disait du soleil Mahomet Mahomet  
Je suis un cri d'humanité  
Je suis un silence militaire  
Dans un bois de bouleaux de hêtres de noisetiers  
Ensoleillé comme si un trustee y avait jeté ses banques  
Je me suis égaré

Canonier n'entendez-vous pas ronfler deux avions boches  
Mettez votre cheval dans le bois inutile de le faire repérer  
Adieu mon bidet noir  
Un pont d'osier et de roseaux un autre un autre  
Une grenouille saute  
Y a-t-il encore des petites filles qui sautent à la corde  
Ah! petites filles Y a-t-il encore des petites filles  
Le soleil caressait les mousses délicates  
Un lièvre courageux levait le derrière



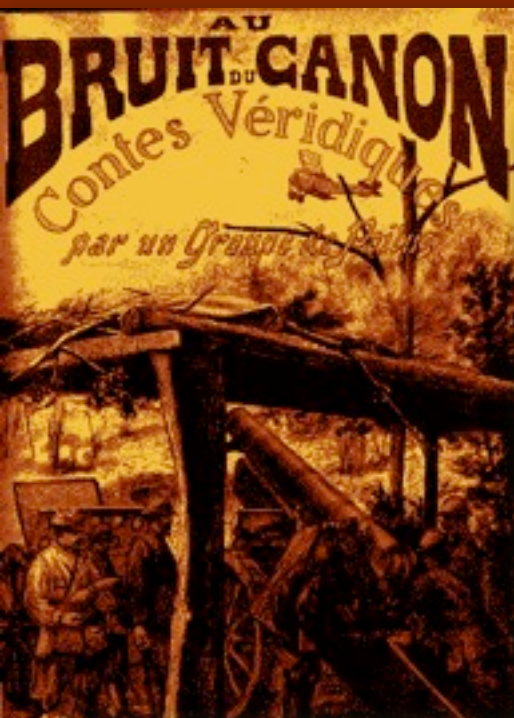


Ah! petites et grandes filles  
Il vaut mieux être cocu qu'aveugle  
Au moins on voit ses confrères  
Enfermons-nous ensemble en mon âme  
Ô mon amour chéri qui portes un masque aveugle  
Une petite fille nue t'en souviens-tu  
T'en souviens-tu  
Étouffait une colombe blanche sur sa poitrine  
Et me regardait d'un air innocent  
Tandis que palpitait sa victime.  
Soldat Te souviens-tu du soir Tu étais au théâtre  
Dans la loge d'un ambassadeur  
Et cette jeune femme pâle et glorieuse  
Te branla pendant le spectacle  
Dis-moi soldat dis-moi t'en souviens-tu  
Te souviens-tu du jour où l'on te demanda la schlague  
Devant la mer furieuse  
Dis-moi Guillaume dis-moi t'en souviens-tu  
Après les ponts le sentier Attention à la branche  
Brisée  
Ah! brise-toi mon cœur comme une trahison  
Et voilà la Branche brisée  
Un carré de papier blanc sur un buisson à droite  
Où est le carré de papier blanc  
Et me voici devant une cabane  
Que procède un luxe florissant  
De tulipes et de narcisses  
À droite canonier et suivez le sentier

Enfin je ne suis plus égaré  
Plus égaré  
Plus égaré

Tu peux faire mon Lou tout ce que tu voudras  
Tu ne me mettras plus mon Lou dans l'embarras  
Une baïonnette dont ne sait si elle est boche française ou anglaise sert de tisonnier

Entends chanter les flammes dans la petite cabane



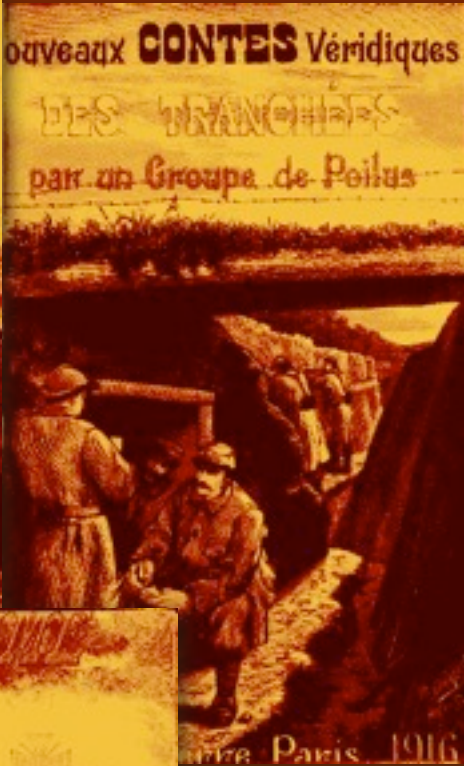
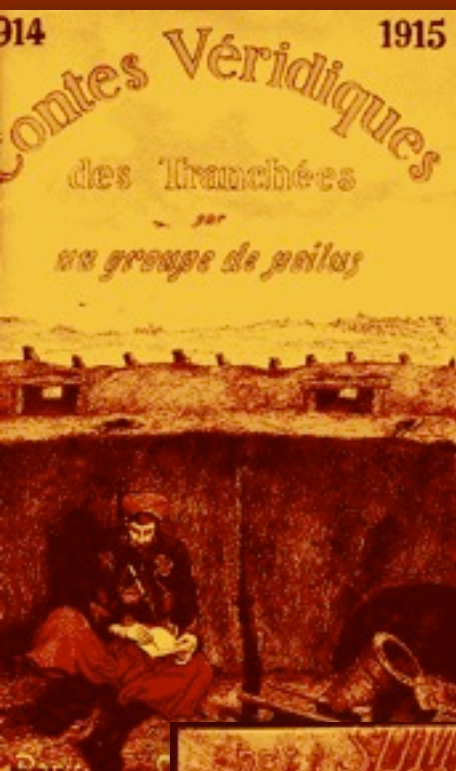
Vous avez un laissez-passer  
Agent de liaison  
Le mot  
C'était c'était La Ville où Lou je t'ai connu  
Ô Lou mon vice

LE 12 AVRIL 1915

Un agent de liaison traversait au galop un terrain découvert  
Puis le soir venu il grava sur la bague  
*Gui aime Lou*  
Le 12 avril 1915 Tormoha Manitangène  
Lamahona  
Lamahonette  
Un homme de ma batterie pêchait dans le canal  
Y a partout des sentinelles  
Baïonnette au canon devant le commandant d'armes  
Je m'en fous amenez-moi votre lieutenant  
Enfin je me tirai de cette infanterie  
Je ne sais pas comment  
Te souviens-tu du jour où cette fille sage  
S'arracha quatre dents  
Afin de te donner un précieux témoignage  
De son amour ardent  
L'ombre d'un cavalier et d'un cheval s'allonge sur le sol

La villa du Cafard est dans le bois X  
Les chatons des noisetiers nuances les mousses  
Et les lichens sont pâles  
Comme les joues de Lou quand elle jouit  
Quel prince du Bengale donne un feu d'artifice cette nuit  
Et puis  
Et puis  
Et puis je t'aime

\*



\* Courmelois, le 14 avril 1915

Ô Lou, ma très chérie,  
Faisons donc la féerie  
De vivre en nous aimant  
Étrangement  
Et chastement

Nous ferons des voyages  
Nous verrons des parages  
Tout pleins de volupté,  
Des ciels d'été  
Et ta beauté !

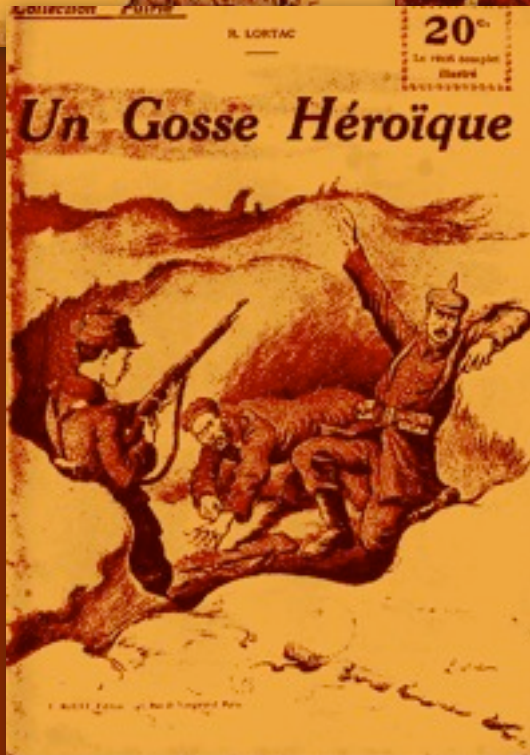
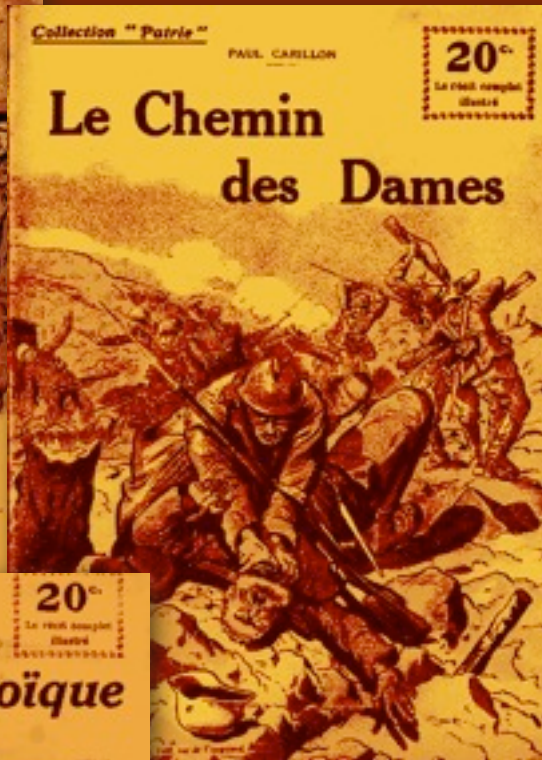
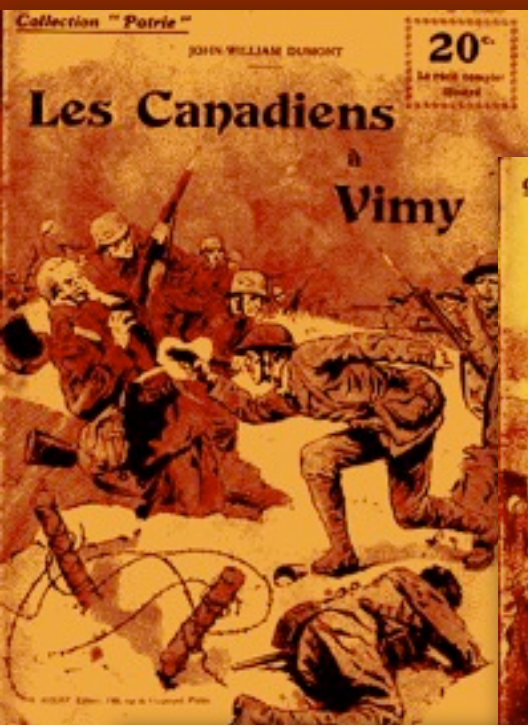
Mes mains resteront pures  
Mon cœur a ses blessures  
Que tu me panseras  
Puis dans mes bras  
Tu dormiras

Par de jolis mensonges,  
Des faux semblants, des songes  
Tu feras qu'éveillé  
Ait sommeillé  
Émerveillé

Ce cerveau que je donne  
Pour ta grâce, ô démons,  
Ô pure nudité  
De la *Clarté*  
Du pâle été.

Ainsi, j'évoque celle  
Qui te prendra ma belle  
Par l'Art magicien  
Très ancien  
Que je sais très bien :





Les philtres, les pentacles  
Les lumineux spectacles  
T'apportent agrandis  
Les paradis  
Les plus maudits.

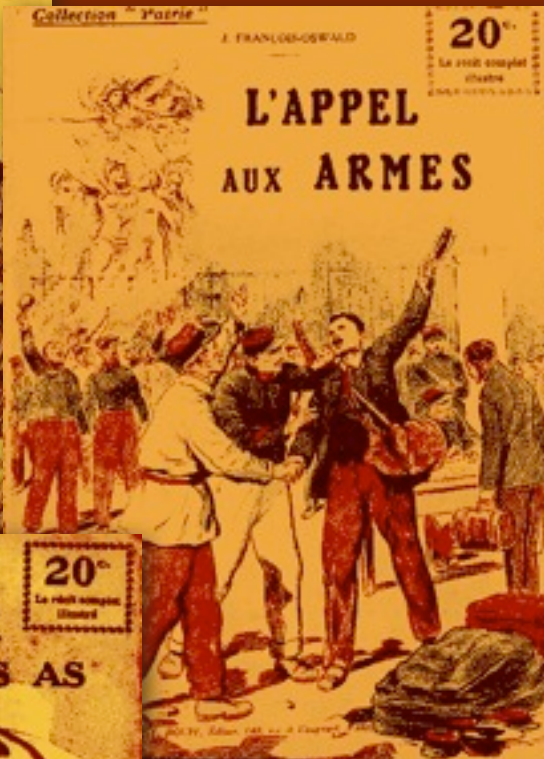
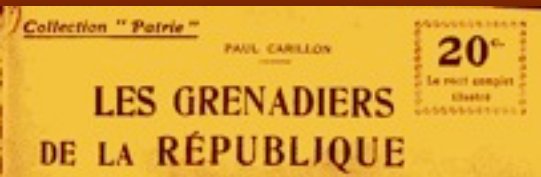
Nous aurons, je te jure,  
Une volupté pure  
Sans ces attouchements  
Que font, déments,  
Tous les amants

Et purs comme des anges  
Nous dirons les louanges  
De ta grande beauté  
Dans ma *Clarté*  
De Pureté.

Douce, douce est ma peine !  
Ce soir je t'aime à peine  
Mon cœur, fini l'hiver !  
Il vient d'Enfer  
Du feu, du fer.

J'ai charmé la blessure  
De cette bouche impure !  
Aime ma chasteté,  
C'est la *Clarté*  
De ta beauté.

\*



\* Courmelois, le 15 avril 1915

Mon cœur, j'ai regardé longtemps ce soir  
Devant l'écluse  
L'étoile, ô Lou, qui fait mon désespoir  
Mais qui m'amuse

Ô ma tristesse et mon ardeur, Lou, mon amour  
Les jours s'écoulent  
Les nuits s'en vont comme s'en va le jour  
Les nuits déroulent

Le chapelets sacrilège des obus boches.  
C'est le printemps  
Et les oiseaux partout font leurs bamboches.  
On est contents

On est content au bord de la rivière  
Dans la forêt  
On est contents. La mort règne sur terre  
Mais l'on est prêt.

On est près à mourir pour que tu vives  
Dans le bonheur  
Les obus ont brûlé les fleurs lascives  
Et cette fleur

Qui poussait dans mon cœur et que l'on nomme  
Le souvenir  
Il reste bien de la fleur son fantôme  
C'est le désir :

Il ne vient que la nuit quand je sommeille;  
Viens le jour  
Et la forêt d'or s'ensoleille  
Comme l'Amour !



Les nuages s'en vont courir les mondes  
Quand irons-nous  
Courir aussi tous deux les grèves blondes ?  
Puis à genoux

Prier devant la vaste mer qui tremble  
Quand l'oranger  
Mûrit le fruit doré qui te ressemble  
Et sans bouger

Écouter dans la nuit l'onde cruelle  
Chanter la mort  
Des matelots noyés en ribambelle.  
Ô Lou, tout dort

J'écris tout seul à la lueur tremblante  
D'un feu de bois  
De temps en temps un obus se lamente  
Et quelquefois

C'est le galop d'un cavalier qui passe  
Sur le chemin  
Parfois le cri sinistre de l'agace  
Monte. Ma Main

Dans la nuit trace avec peine ces lignes  
Adieu, mon cœur.  
Je trace aussi mystiquement les signes  
Du Grand Bonheur

Ô mon amour mystique, ô Lou, la vie  
Nous donnera  
La délectation inassouvie  
On connaîtra

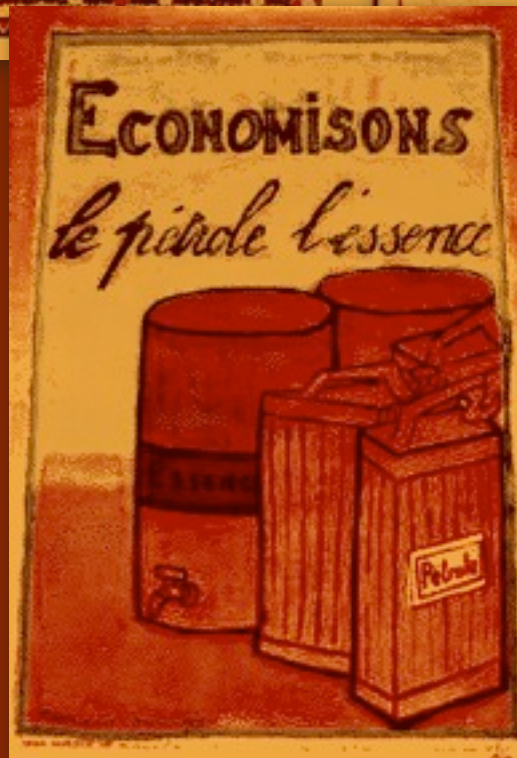
Un amour qui sera l'amour unique  
Adieu mon cœur  
Je vois briller cette étoile mystique  
Dont la couleur

Est de tes yeux la couleur ambiguë  
J'ai ton regard  
Et j'en ressens une blessure aiguë  
Adieu, c'est tard



\* Courmelois, le 18 avril 1915

Mon loup, ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche  
Ici, dans la forêt on a organisé des luttes entre les hommes  
Ils s'ennuient d'être tout seuls, sans femme, faut bien les amuser le dimanche  
Depuis si longtemps qu'ils sont loin de tout ils savent à peine parler  
Et parfois je suis tenté de leur montrer ton portrait pour que ces jeunes mâles  
Réapprennent en voyant ta photo  
Ce que c'est que la beauté.  
Mais cela c'est pour moi, c'est pour moi seul  
Moi seul ai droit de parler à ce portrait qui pâlit  
À ce portrait qui s'efface  
Je le regarde parfois longtemps une heure, deux heures  
Et je regarde aussi les 2 petits portraits miraculeux  
Mon cœur  
La bataille des aéros dure toujours  
La nuit est venue  
Quelle triste chanson font dans les nuits profondes  
Les obus qui tournoient comme de petits mondes,  
M'aimes-tu donc, mon cœur, et ton âme bien née  
Veut-elle du laurier dont ma tête est ornée ?  
J'y joindrai bien aussi de ces beaux myrtes verts  
Couronne des amants qui ne sont pas pervers.  
En attendant voici que le chêne me donne  
Sa guerrière couronne



Et quand te reverrai-je, ô Lou, ma bien-aimée  
Reverrai-je Paris et sa pâle lumière  
Trembler les soirs de brume autour des réverbères  
Reverrai-je Paris et les sourires sous les voilettes  
Les petits pieds rapides des femmes inconnues  
La tour de Saint Germain-des-Prés  
La fontaine du Luxembourg



Et toi mon adorée, mon unique adorée  
Toi mon très cher amour ?  
Je t'aime tout plein  
tout gentiment  
Mon joli ptit Lou  
et je t'embrasse

\* Courmelois, le 19 avril 1915

Au soleil  
J'ai sommeil !  
Lou je t'aime  
Mon poème  
Te redit  
Ce lundi  
Que je t'aime  
Lou, Loulou  
Me regarde  
Ce ptit loup  
Se hasarde  
À venir  
Voir courir  
Sur ma lettre  
Le crayon.  
Qui visite  
Mon ptit Lou.  
Vite vite  
Je te quitte  
Et vais vite  
Sur Loulou

\*

JOURNÉE DES RÉGIONS LIBÉRÉES



14 JUILLET 1916  
JOURNÉE DE PARIS  
AU PROFIT DES ŒUVRES DE GUÉRISON  
DE L'HÔTEL DE VILLE



\* Courmelois, le 20 avril 1915

Un rossignol en mal d'amour  
Chante et rechante tour à tour  
Sur le mode  
Majeur  
Puis le mode mineur  
Et je voudrais qu'il prît le ton de l'ode  
Afin de te chanter à ce déclin de jour  
Ma très chère ptit Lou, ma très chère amour

\*

\* SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915

*Gui chante pour Lou*

Mon ptit Lou adoré Je voudrais mourir un jour que tu m'aimes  
Je voudrais être beau pour que tu m'aimes  
Je voudrais être fort pour que tu m'aimes  
Je voudrais être jeune jeune pour que tu m'aimes

Je voudrais que la guerre recommençât pour que tu m'aimes  
Je voudrais te prendre pour que tu m'aimes  
Je voudrais te fesser pour que tu m'aimes  
Je voudrais te faire mal pour que tu m'aimes  
Je voudrais que nous soyons seuls dans une chambre d'hôtel à Grasse pour que tu m'aimes  
Je voudrais que nous soyons seuls dans mon petit bureau près de la terrasse couchés sur le lit  
de fumerie pour que tu m'aimes  
Je voudrais que tu sois ma sœur pour t'aimer incestueusement  
Je voudrais que tu eusses été ma cousine pour qu'on se soit aimés très jeunes  
Je voudrais que tu sois mon cheval pour te chevaucher longtemps, longtemps  
Je voudrais que tu sois mon coeur pour te sentir toujours en moi.



Je voudrais que tu sois le paradis ou l'enfer selon le lieu où j'aille  
Je voudrais que tu sois un petit garçon pour être ton précepteur  
Je voudrais que tu sois la nuit pour nous aimer dans les ténèbres  
Je voudrais que tu sois ma vie pour être par toi seule  
Je voudrais que tu sois un obus boche pour me tuer d'un soudain amour

*Lilith et Proserpine (aux enfers)*

Nous nous aimons sauvagement dans la nuit noire  
Victimes de l'ascèse et produits du désespoir  
Chauves-souris qui ont leurs anglais comme les femmes

*Le Petit Lou*

Faut pas parler comm' ça, on dit coulichonnette

*Lilith*

J'ai créé la mer Rouge contre le désir de l'homme

*Proserpine*

J'ai fait sortir de son lit le Léthé  
J'en inonde le monde comme d'un hippomane

*L'oiseau d'éternité du moulin de Heisterbach*

Je suis l'éternité  
Mort belle de la Beauté  
Je mords la mirabelle de l'Été  
Flambant Phénix de la Charité  
Pélican de la prodigalité  
Aigle cruel de la Vérité  
Rouge-gorge de la sanglante clarté  
Corbeau de la sombre bonté  
Qu'est devenu le moine hébété



*La prière*

Abaissement qui élève  
Le maître fut l'élève  
Aimer n'être pas aimé  
Fumée, belle fumée

*La joie*

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !  
Je commande et mande  
Je nais du mal à Samarcande  
Mais il ne faut pas que j'attende

*Le Remords*

Toutes deux, appelez-moi votre père  
Et l'Art est notre fils multiforme  
Je m'ouvre la poitrine, Entrez ! c'est notre demeure  
il y a une horloge qui sonne les heures

*La 45e batterie du 38e*

Les chevaux hennissent Éteignez les lumières  
Les caissons sont chargés Empêchez les hommes de dormir  
Entends miauler les tigres volants de la guerre

*Gui*

Je pense à toi ma lou et ne pense pas à dormir

*Le Ptit Lou*

Je suis dans ton dodo et de loin près de toi

*Le monde ou bien Les gens du monde*

Mon ptit Lou je veux te reprendre  
Oublie tes soldats pour mes fêtes.

*L'Avenir*

Lou et Gui et vous Toutou faut que vous voyez tous trois  
De merveilleux rivages





Une ville enchantée comme Cordoue  
En Andalousie. Les gens simples séduits par votre cœur  
Et votre fantaisie  
Vous donneront des fleurs, des cannes à sucre  
Vous pourrez voir encore plus loin si vous voulez  
La nature des tropiques  
Une ville blanche; à vingt minutes de la ville un petit pays sur la mer  
avec de belles maisons dans des parcs  
Vous louerez un palais où de toutes les fenêtres  
Lou touchera les palmes avec ses mains  
Les chevreaux, les ânes, les mules ravissantes  
Comme des femmes  
Et aussi expressives quand au regard seront avec vous

*Gui*

L'avenir m'intéresse et mon amour surtout  
Mais l'art et les artistes futurs ne m'intéressent pas.  
À Paris, il y aura la Seine  
Et le regard de mon ptit Lou

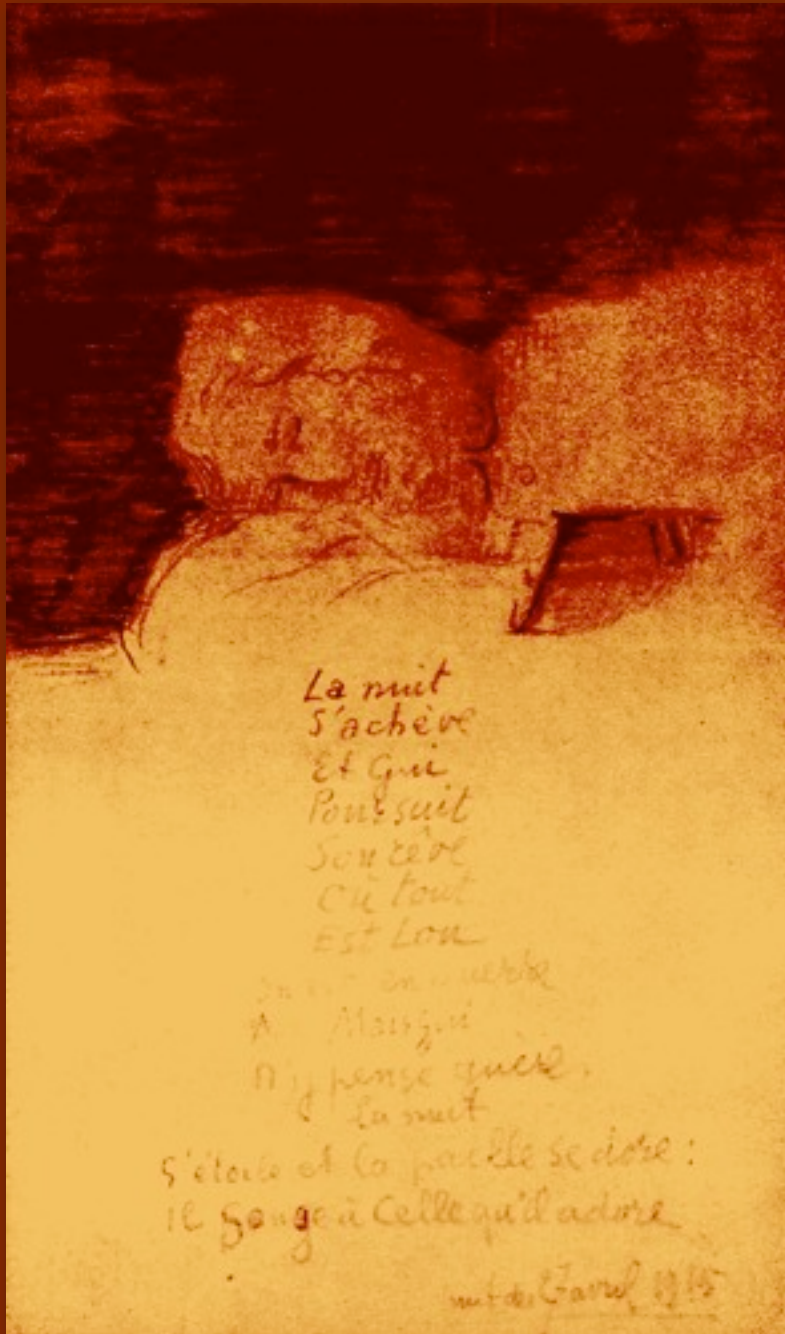
*Chœur des jeunes filles mortes en 1913*



Quand les belles furent au bois  
Chacune tenait une rose  
Et voilà qu'on revient du bois  
N'avons plus rien entre les doigts

Et les jeunes gens de naguère  
S'en vont ne se retournent pas  
Ceux qui nous aimèrent naguère  
Emportent la rose à la guerre

Ô mort mène-nous dans le bois  
Pour retrouver la rose morte  
Et le rossignol dans le bois  
Chante toujours comme autrefois



\* Courmelois, le 23 avril 1915

Amour-Roi  
Dites-moi !  
La si belle  
Colombelle  
Infidèle  
Qu'on appelle  
Petit Lou,  
Dites, où  
Donc est-elle  
Et chez qui ?  
— Mais, chez Gui

\* Courmelois, le 27 avril 1915

La nuit  
S'achève  
Et Gui  
Poursuit  
Son rêve  
Où tout  
Est Lou  
On est en guerre  
Mais Gui  
N'y pense guère.  
La nuit  
S'étoile et la paille se dore :  
Il songe à Celle qu'il adore

*Nuit du 27 avril 1915.*



\* Courmelois, le 28 avril 1915

Jolie bizarre enfant chérie  
Je vois tes doux yeux langoureux  
Mourir peu à peu comme un train qui entre en gare  
Je vois tes seins, tes petits seins au bout rose  
Comme ses perles de Formose  
Que j'ai vendues à Nice avant de partir pour Nîmes  
Je vois ta démarche rythmée de Salomé plus capricieuse  
Que celle de la ballerine qui fit couper la tête au Baptiste  
Ta démarche rythmée comme un acte d'amour  
Et qui à l'hôpital auxiliaire où à Nice  
Tu soignais les blessés  
T'avait fait surnommer assez justement la chaloupeuse  
Je vois tes sauts de carpe aussi la croupe en l'air  
Quand sous la schlague tu dansais une sorte de kolo  
Cette danse nationale de la Serbie

☆

Jolie bizarre enfant chérie  
Je sens ta pâle et douce odeur de violette  
Je sens la presque imperceptible odeur de muguet de tes aisselles  
Je sens l'odeur de fleur de marronnier que le mystère de tes jambes

Répand au moment de la volupté  
Parfum presque nul et que l'odorat d'un amant  
Peut seul et à peine percevoir  
Je sens le parfum de rose rose très douce et lointaine  
Qui te précède et te suit, ma rose

☆

Jolie bizarre enfant chérie  
Je touche la courbe singulière de tes reins



Je suis des doigts ces courbes qui te font faite  
Comme une statue grecque d'avant Praxitèle  
Et presque comme une Ève des cathédrales  
Je touche aussi la toute petite éminence si sensible  
Qui est ta vie vie même au suprême degré  
Elle annihile en agissant ta volonté tout entière  
Elle est comme le feu dans la forêt  
Elle te rend comme un troupeau qui a le tournis  
Elle te rend comme un hospice de folles  
Où le directeur et le médecin-chef deviendraient  
Déments eux-mêmes  
Elle te rend comme un canal calme changé brusquement  
En une mer furieuse et écumeuse  
Elle te rend comme un savon satiné et parfumé  
Qui mousse soudain dans les mains de qui se lave

☆

Jolie bizarre enfant chérie  
Je goûte ta bouche ta bouche sorbet à la rose  
Je la goûte doucement  
Comme un khalife attendant avec mépris les Croisés  
Je goûte ta langue comme un tronçon de poulpe  
Qui s'attache à vous de toutes les forces de ses ventouses

Je goûte ton haleine plus exquise que la fumée  
Tendre et bleue de l'écorce du bouleau  
Ou d'une cigarette de Nestor Gianaklis  
Ou cette fumée sacrée si bleue  
Et qu'on ne nomme pas

☆

Jolie bizarre enfant chérie  
J'entends ta voix qui me rappelle  
Un concert de bois, musette hautbois, flûtes  
Clarinettes, cors anglais



Lointain concert varié à l'infini  
Tu te moques parfois et il faut qu'on rie  
Ô ma chérie  
Et si tu parles gentiment  
C'est le concert des anges  
Et si tu parles tristement, c'est une satane triste  
Qui se plaint  
D'aimer en vain un jeune saint si joli  
Devant son nimbe vermeil  
Et qui baisse doucement les yeux  
Les mains jointes  
Et qui tient comme une verge cruelle  
La palme du martyr

☆

Jolie bizarre enfant chérie  
Ainsi les cinq sens concourent à te créer de nouveau  
Devant moi  
Bien que tu sois absente et si lointaine  
Ô prestigieuse,  
Ô ma chérie miraculeuse  
Mes cinq sens te photographie en couleurs  
Et tu es là tout entière  
Belle

Câline  
Et si voluptueuse  
Colombe, jolie, gracieuse colombe  
Ciel changeant, ô Lou, ô Lou  
Mon adoré  
Chère, chère bien-aimée  
Tu es là  
Et je te prends toute  
Bouche à bouche  
Comme jadis  
Jolie bizarre enfant chérie

\* Courmelois, le 11 mai 1915 — RÊVERIE

Ici-bas tous les lilas meurent  
Je rêve aux printemps qui demeurent  
Toujours  
Ici-bas les lèvres effleurent  
Sans rien laisser de leur velours...  
Je rêve au baisers qui demeurent  
Toujours

Poème du petit Lou

I

Le vrai, mon Enfant, c'est ton Rêve...  
Tout meurt, mon Coeur, la joie est brève  
Ici ;  
Mais celui que Amour élève  
Est délivré de ce souci :  
Pour lui, toujours dure le Rêve  
Ici...

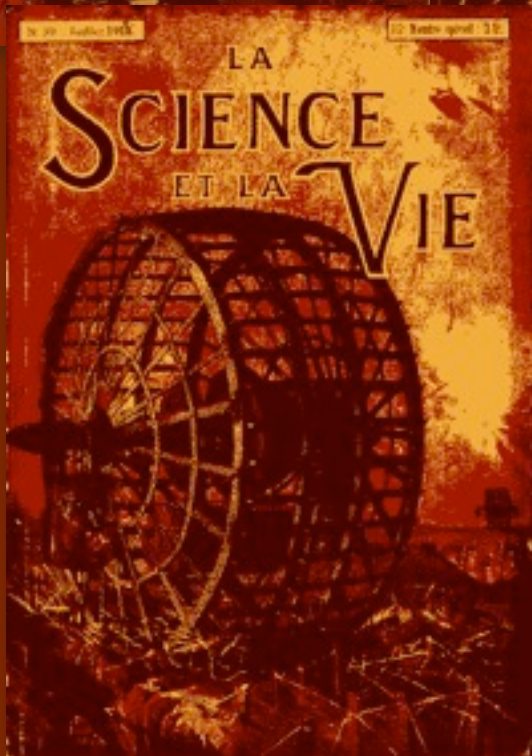
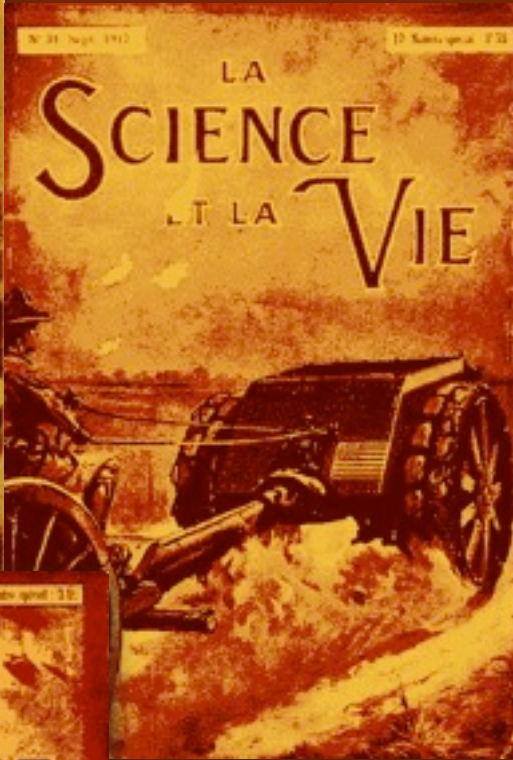
Amours passés, fleur qui se fane :  
Illusion pour le profane,  
Mais nous

Broutons la Rose comme l'Âne,  
Rose qui jamais ne se fane  
Pour nous...

II

Un seul bouleau crépusculaire  
Sur le mont bleu de ma Raison...  
Je prends la mesure angulaire  
Du cœur à l'âme et l'horizon...





C'est le galop des souvenirs  
Parmi les lilas des beaux yeux  
Et les canons des indolences  
Tirent mes songes vers les cieux

III

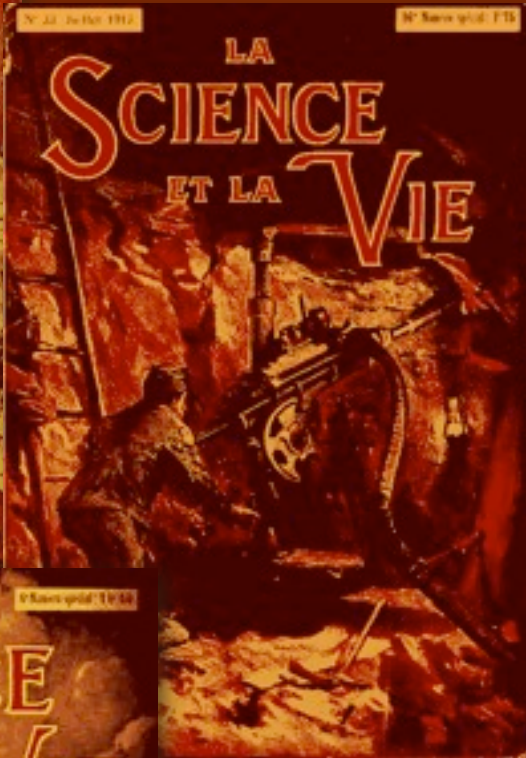
Ton amour, ma chérie, m'a fait presque infini  
Sans cesse tu épuises mon esprit et mon cœur  
Et me rend faible comme une femme  
Puis comme la source emplît la fontaine  
Ton amour m'emplît de nouveau  
De tendre amour, d'ardeur et de force infinie

IV

C'était un temps béni nous étions sur les plages  
— Va-t'en de bon matin pieds nus et sans chapeau —  
Et vite comme va la langue d'un crapaud  
Se décollaient soudain et collaient les collages

Dis, l'as-tu vu Gui au galop  
Du temps qu'il était militaire  
Dis, l'as-tu vu Gui au galop  
Du temps qu'il était artiflot  
À la guerre ?

C'était un temps béni : le temps du vaguemestre  
— on est bien [plus] serré que dans un autobus —  
Et des astres passaient que singeaient les obus  
Quand dans la nuit survint la batterie équestre



Dis, l'as-tu vu Gui au galop  
Du temps qu'il était militaire  
Dis l'as-tu vu Gui au galop  
Du temps qu'il était artiflot  
À la guerre

C'était un temps béni : jours vagues et nuits vagues,  
Les marmites donnaient aux rondins des cagnats  
Quelques aluminium où tu t'ingénias  
À limer jusqu'au soir d'in vraisemblables bagues

Dis, l'as-tu vu, etc.

*Mon Lou adoré, le vagemestre est là, je t'adore, te désire  
te prends toutes de toutes mes forces, t'aime t'aime, t'aime  
ma chérie, mon petit garçon pas sage chéri, prends-moi  
dans tes petits bras, vive la France et mon ptit Lou*

\* Courmelois, le 12 mai 1915

Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours  
Ô nuances des frondaisons pendant les matins lourds  
Creux où joue le jour comme aux cassures d'un velours

Ô temps, souffre qu'en moi-même je retourne en arrière  
Dans les commencements de cette longue guerre  
Voici la mer et les palmiers  
Et cette grande place où tu la vis naguère  
Sous son grand canotier

Ô temps, reviendra-t-il le temps où nos deux âmes  
Comme deux avions ennemis se rencontreront  
Pour l'idéal combat où mon Lou tu réclames  
La verge d'Aaron.





Puisque tu es, cœur éternel :La FEMME  
Et que je te connais  
Onde qui fuit, porte sur rien, insaisissable flamme  
Ou gamin pied de nez

Ou bien, ô mon cher cœur, tu es cette musique  
Qui monte nuit et jour du creux des bois profonds  
Et tes bras blancs levés en geste prophétique  
Annoncent ce que font

Et tout ce que feront les longs troupeaux des hommes  
Vénus sous ton regard chargé de volupté  
Te crier leur Désir, dire ce que nous sommes  
Et ce qu'avons été

Puis s'en aller mourir par le matin livide  
Afin que tes beaux yeux aient le droit de choisir  
L'esclave le plus beau pour orner ton lit vide  
Afin de t'assouvir.

Et sans aller mourir par le matin livide  
Afin que ton caprice ait le droit de choisir  
L'esclave encor plus beau pour orner le lit vide  
Selon ton bon plaisir

Ô Lou, je te revois sur la grande-place à Nice  
Dans le matin ambré...  
Un obus vient mourir sur le canon factice  
Que les boches ont repéré.

\*



\* Courmelois, le 13 mai 1915 — EN ALLANT CHERCHER DES OBUS

Toi qui précèdes le long convoi qui marche au pas  
Dans la nuit claire...  
Les testicules pleins, le cerveau tout empli d'images neuves...  
Le sergent des riz pain de sel qui jette l'épervier dans le canal bordé de  
tilleuls...  
L'âme exquise de la plue Jolie me parvient dans l'odeur soudaine des  
lilas qui déjà tendent à défleurir dans les jardins abandonnés

☆

Des Bobosses poudreux reviennent des tranchées blanches comme  
les bras de l'Amour

☆

Je rêve de t'avoir nuit et jour dans mes bras  
Je respire ton âme à l'odeur des lilas

☆

Ô Portes de ton corps  
Elles sont neuf et je les ai toutes ouvertes  
O Portes de ton corps  
Elles sont neuf et pour moi se sont toutes refermées

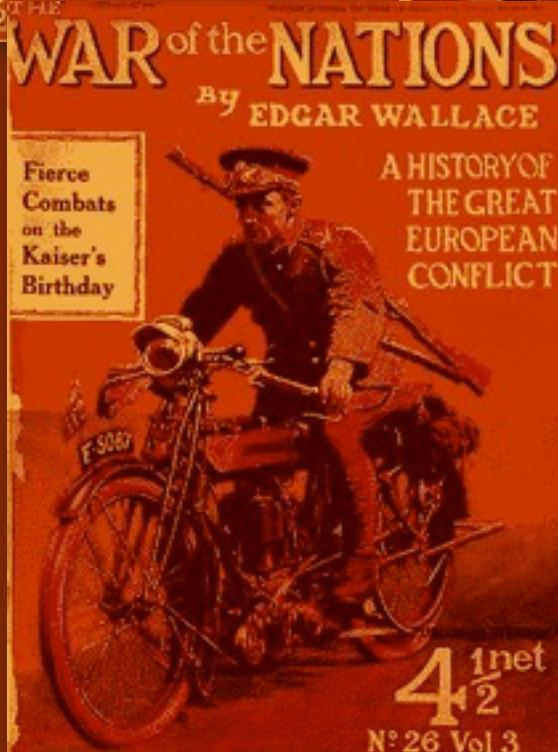
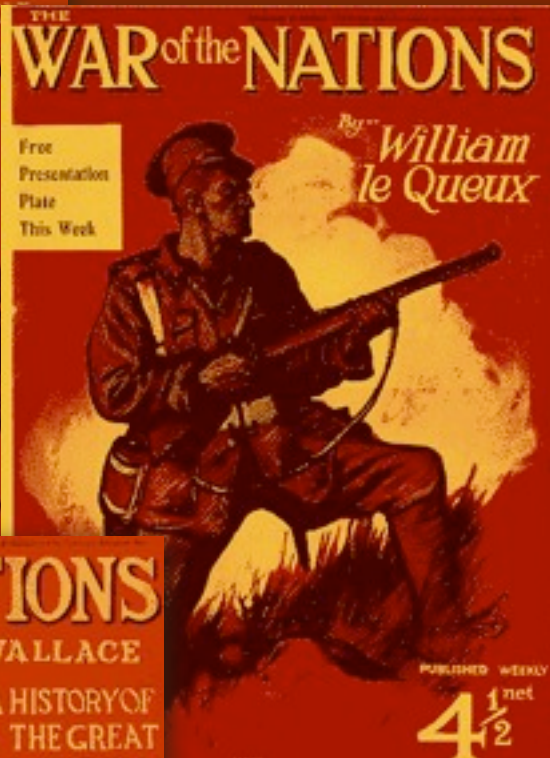
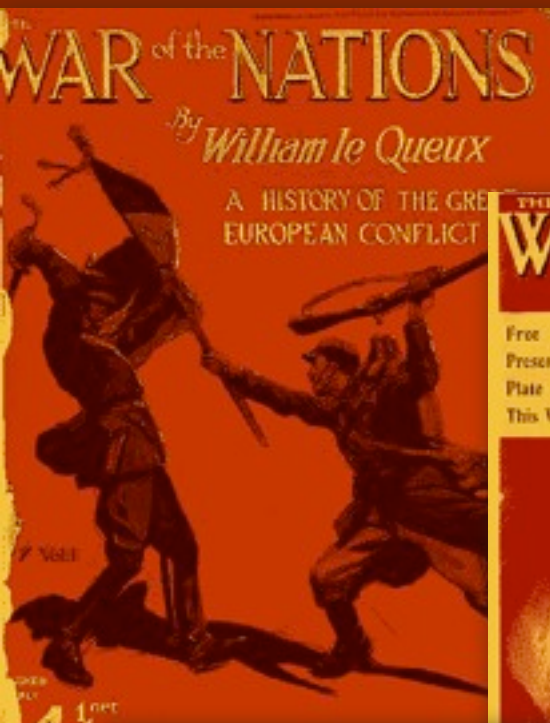
☆

À la première porte  
La Raison Claire est morte  
C'était, t'en souviens-tu le premier jour à Nice  
Ton oeil de gauche ainsi qu'une couleuvre glisse  
Jusqu'à mon coeur  
Et que se rouvre encore la porte de ton regard de gauche



DER KRIEG  
IM BILDE





À la seconde porte  
Toute ma force est morte  
C`était t`en souviens-tu dans une auberge à Cagnes  
Ton oeil de droite palpait comme mon coeur  
Tes paupières battent comme dans la brise battent les fleurs  
Et que se rouvre encore la porte de ton regard de droite

À la troisième porte  
Entends battre l`aorte  
Et toutes mes artères gonflées par ton seul amour  
Et que se rouvre encore la porte de ton oreille de gauche

À la quatrième porte  
Tous les printemps m`escortent  
Et l`oreille tendue entends du bois joli  
Monter cette chanson de l`amour et des nids  
Si triste pour les soldats qui sont en guerre  
Et que se rouvre encore la porte de ton oreille de droite

À la cinquième porte  
C`est ma vie que je t`apporte  
C`était t`en souviens-tu dans le train qui revenait de Grasse  
Et dans l`ombre, tout près, tout bas  
Ta bouche me disait  
Des mots de damnation si pervers et si tendres  
Que je me demande, ô mon âme blessée

Comment alors j`ai pu sans mourir les entendre  
Ô mots si doux, si forts que quand j`y pense il me semble que je les touche  
Et que s`ouvre encore la porte de ta bouche

☆

À la sixième porte  
Ta gestation de putréfaction, ô Guerre, avorte  
Voici tous les printemps avec leurs fleurs  
Voici les cathédrales avec leur encens

Jugend 1914 Jb 44



DE OORLOG  
IN BEELD



Voici tes aisselles avec leur divine odeur  
Et tes lettres parfumées que je sens  
Pendant des heures  
Et que se rouvre encore la porte de ta narine de gauche

À la septième porte  
Ô parfums du passé que le courant d'air emporte  
Les effluves salins donnaient à tes lèvres le goût de la mer  
Odeur marine, odeur d'amour; sous nos fenêtres mourait la mer  
Et l'odeur des orangers t'enveloppait d'amour  
Tandis que dans mes bras tu te pelotonnais  
Quiète et coite  
Et que se rouvre encore la porte de ta narine de droite

À la huitième porte  
Deux anges joufflus veillent sur les roses tremblantes qui supportent  
Le ciel exquis de ta taille élastique  
Et me voici armé d'un fouet fait de rayons de lune  
Les amours couronnés de jacinthe arrivent en troupe  
Et que se rouvre encore la porte de ta croupe

À la neuvième porte  
Il faut que l'amour même en sorte  
Vie de ma vie  
Je me joins à toi pour l'éternité

Et par l'amour parfait et sans colère  
Nous arriverons dans la passion pure ou perverse  
Selon ce qu'on voudra  
À tout savoir à tout voir, à tout entendre  
Je me suis renoncé dans le secret profond de ton amour  
Ô porte ombreuse, ô porte de corail vivant  
Entre les deux colonnes de perfection  
Et que se rouvre encore la porte que tes mains savent si bien ouvrir

\*

\* Courmelois, mi-mai 1915 — L'AMOUR, LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE

Je t'ai prise contre ma poitrine comme une colombe qu'une petite fille étouffe sans le savoir

Je t'ai prise avec toute ta beauté ta beauté plus riche que tous les placers de la Californie ne le furent au temps de la fièvre de l'or  
J'ai empli mon avidité sensuelle de ton sourire, de tes regards, de tes frémissements

(J'ai eu à moi, à ma disposition ton orgueil même quand je te tenais courbée et que tu subissais ma puissance et ma domination)

J'ai cru prendre tout cela, ce n'était qu'un prestige  
(Et je demeure semblable à Ixion après qu'il eut fait l'amour avec le fantôme de nuées fait à la semblance de celle qu'on appelle Héra ou bien Junon l'invisible.

Et qui peut prendre, qui peut saisir des nuages ? qui peut mettre la main sur un mirage ? et qu'il se trompe celui-là qui croit emplir ses bras de l'azur céleste !

J'ai bien cru prendre toute ta beauté et je n'ai eu que ton corps  
Le corps hélas n'a pas l'éternité

Le corps a la fonction de jouir mais il n'a pas l'amour  
Et c'est en vain maintenant que j'essaie d'êtreindre ton esprit  
Il fuit, il me fuit de toutes parts comme un noeud de couleuvres qui se dénoue

Et tes beaux bras sur l'horizon lointain sont des serpents couleur d'aurore qui se lovent en signe d'adieu

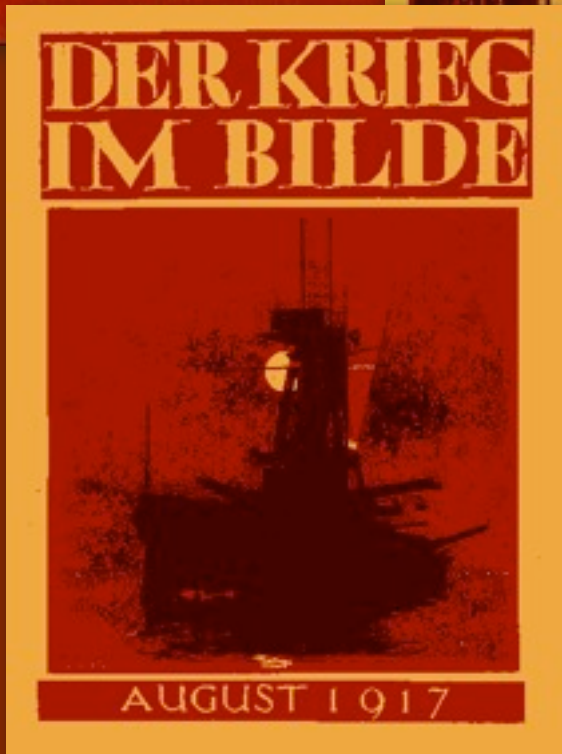
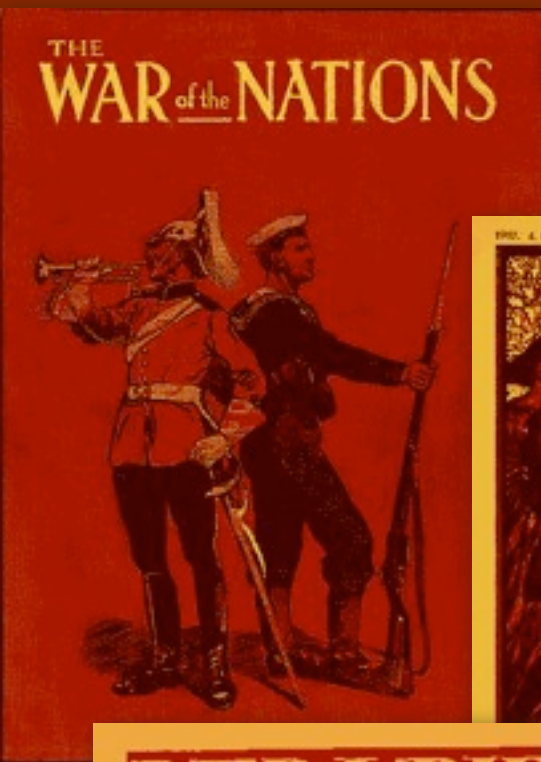
Je reste confus, je demeure confondu

Je me sens las de cet amour que tu dédaignes

Je suis honteux de cet amour que tu méprises tant

Le corps ne va pas sans l'âme  
Et comment pourrais-je espérer rejoindre ton corps de naguère puisque ton âme était si éloignée de moi

Et que le corps a rejoint l'âme  
Comme font tous les corps vivants  
Ô toi que je n'ai possédée que morte !)





☆

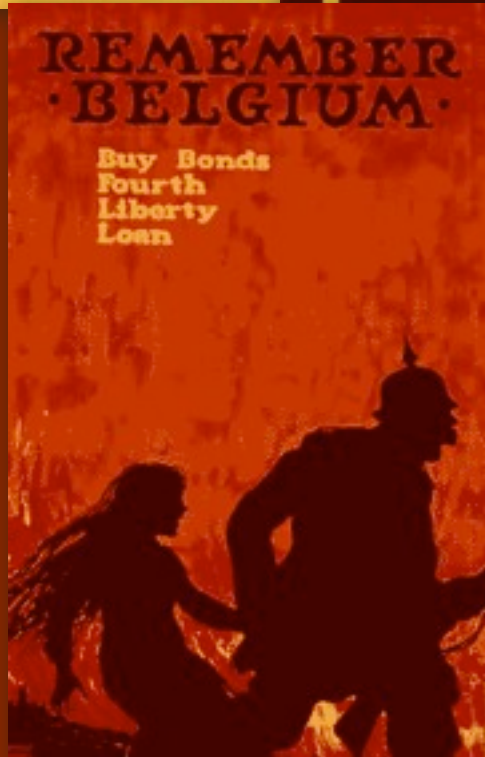
Et malgré tout, cependant que parfois je regarde au loin si vient le  
vaguemestre  
Et que j'attends comme un délice ta lettre quotidienne mon cœur bondit  
comme un chevreuil lorsque je vois venir le messager  
Et j'imagine alors des choses impossibles puisque ton cœur n'est pas  
avec moi  
Et j'imagine alors que nous allons nous embarquer, tous deux, tout  
seuls peut-être trois, et que jamais personne au monde ne saurait  
rien de notre cher voyage vers rien, mais vers ailleurs et pour  
toujours  
Sur cette mer plus bleue encore, plus bleue que tout le bleu du monde  
Sur cette mer où jamais l'on ne crierait : « Terre ! »  
Pour ton attentive beauté mes chants plus purs que toutes les paroles  
monteraient plus libres encore que les flots  
Est-il trop tard, mon cœur, pour ce mystérieux voyage ?  
La barque nous attend, c'est notre imagination  
Et la réalité nous rejoindra un jour  
Si les âmes se sont rejointes  
Pour le trop beau pèlerinage...

☆

Allons, mon cœur d'homme la lampe va s'éteindre  
Verse-y ton sang.  
Allons, ma vie, alimente cette lampe d'amour  
Allons, canons, ouvrez la route,  
Et qu'il arrive enfin le temps victorieux, le cher temps du retour

☆

Je donne à mon espoir mes yeux, ces pierreries  
Je donne à mon espoir mes mains, palmes de victoire  
Je donne à mon espoir mes pieds, chars de triomphe  
Je donne à mon espoir ma bouche, ce baiser  
Je donne à mon espoir mes narines qu'embaument les fleurs de la mi-mai



Je donne à mon espoir mon cœur en ex-voto  
Je donne à mon espoir tout l'avenir qui tremble comme une petite lueur  
au loin dans la forêt

\* Courmelois, le 15 mai 1915 — LES ATTENTIVES

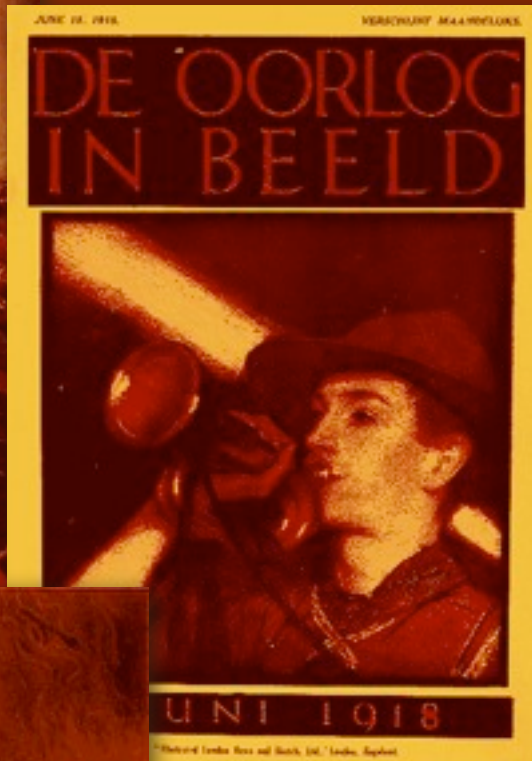
Celui qui doit mourir ce soir dans les tranchées  
C'est un petit soldat dont l'œil indolemment  
Observe tout le jour aux créneaux de ciment  
Les Gloires qui de nuit y furent accrochées...  
Celui qui doit mourir ce soir dans les tranchées  
C'est un petit soldat mon frère et mon amant !

Et puisqu'il doit mourir je veux me faire belle  
Je veux de mes seins nus allumer les flambeaux,  
Je veux de mes grands yeux fondre l'étang qui gèle  
Et mes hanches, je veux qu'elles soient des tombeaux  
Car puisqu'il doit mourir je veux me faire belle  
Dans l'Inceste et la Mort, ces deux gestes si beaux

Les vaches du couchant meuglent toutes leurs roses  
L'Aile de l'oiseau bleu m'évente doucement  
C'est l'heure de l'Amour aux ardentes névroses  
C'est l'heure de la Mort et du dernier serment  
Celui qui doit périr comme meurent les roses  
C'est un petit soldat mon frère et mon amant.

Mais, Madame écoutez-moi donc  
Vous perdez quelque chose  
– C'est mon cœur, pas grand-chose  
Ramassez-le donc

Je l'ai donné je l'ai repris  
Il fut là-bas dans les tranchées  
Il est ici... j'en ris, j'en ris  
Des belles amours que la mort a fauchées



L'espoir flambe ce soir comme un pauvre village  
Et qu'importe le Bagne ou bien le Paradis  
L'amour qui surviendra me plaira davantage  
Et mes yeux, sont-ce pas de merveilleux bandits.

Puis quand malgré l'amour, un soir je serai vieille  
Je me rappellerai la mer, les orangers  
Et cette pauvre croix sous laquelle sommeille  
Un cœur parmi des cœurs que la gloire a vengés



*Et tandis que la lune luit  
Le coeur chante et rechante, lui :*  
« Mesdames et Mesdemoiselles  
« Je suis bien mort ! Ah ! quel ennui  
« Et ma maîtresse que n'est-elle  
« Morte en m'aimant la nuit... »

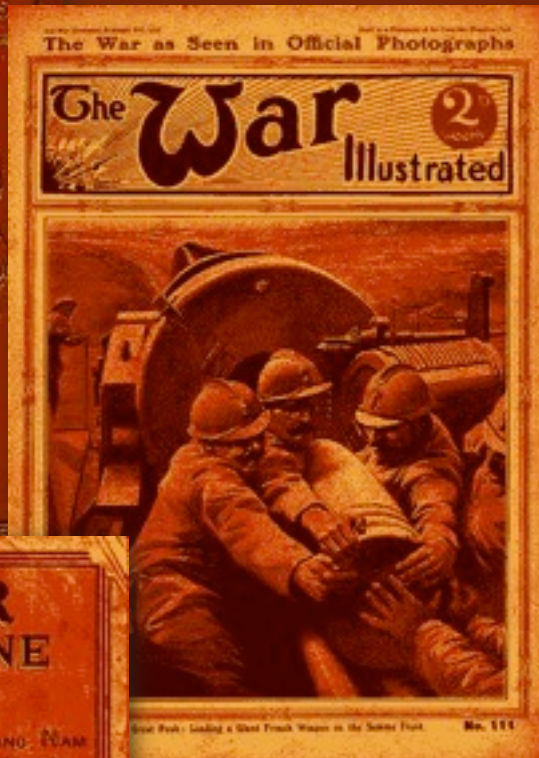
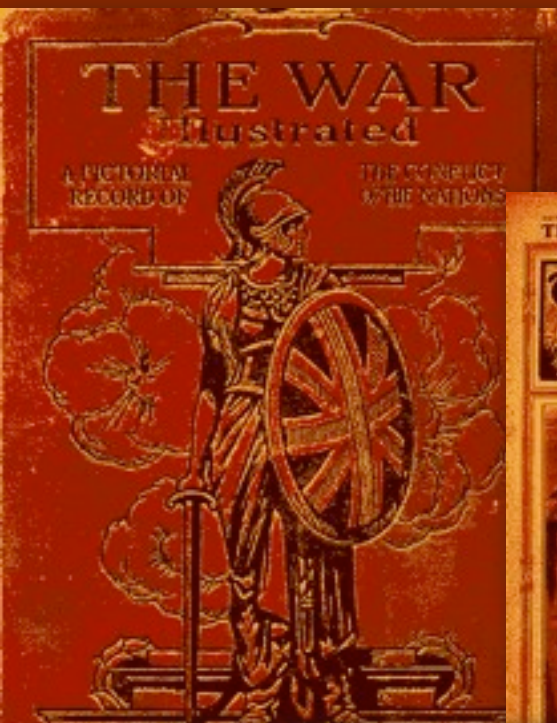


Mais écoutez-les donc les mélopées  
Ces médailles si bien frappées  
Ces cloches d'or sonnant des glas,  
Tous les mugnets, tous les lilas

Ce sont les morts qui se relèvent  
Ce sont les soldats morts qui rêvent  
Aux amours qui s'en sont allés  
Immaculés  
Et désolés







Le 13 mai de cette année  
Tandis que dans les boyaux blancs  
Tu passais masquée, ô mon âme  
Tu vis tout d'un coup les morts et les vivants  
Ceux de l'arrière, ceux de l'avant  
Les soldats et les femmes...  
Un train passe rapide dans la prairie en Amérique...  
Les vers luisants brillent cette nuit autour de moi  
Comme si la prairie était le miroir du ciel  
Étoilé  
Et justement un ver luisant palpite  
Sous l'Étoile nommée Lou  
Et c'est de mon amour le corps spirituel  
Et terrestre  
Et l'âme mystique  
Et céleste...

\* Courmelois, le 17 mai 1915

Silence bombardé par les froides étoiles  
Ô mon amour tacite et noir  
Lamente-toi, puis soudain éclate en sanglots...  
Là-bas, voici les blanches voiles  
Des projecteurs jetés aux horizons d'espoir  
Où la terre est creusée ainsi que sont les flots.



Adieu la nuit !  
Tous les oiseaux du monde  
Ont fait leur nid  
Et chante à la ronde





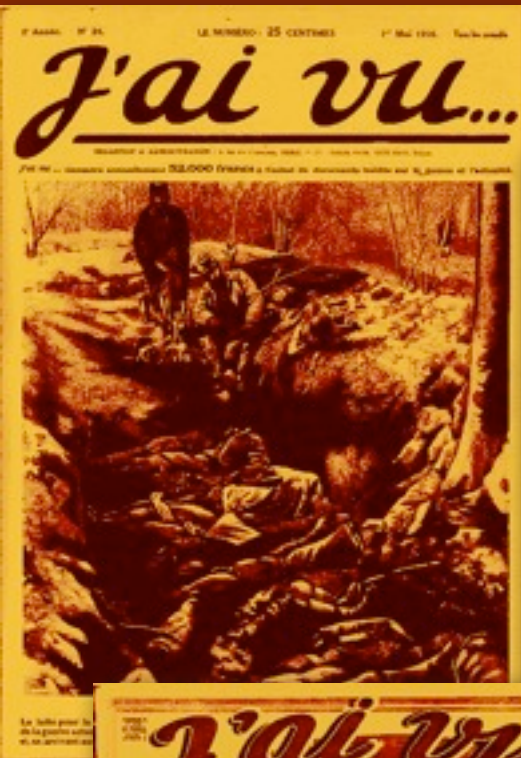
Ptit Lou, je connais bien malgré tout ta douceur  
En suivant le Printemps tous les jours sur la route  
En me baignant le front dans cette ombreuse odeur  
Qui me vient des jardins où je te revois toute.  
Ainsi je gagnerai le grand cœur embaumé  
De l'univers tiède et doux comme ta bouche  
Et son tendre visage au bout de la mi-mai  
S'offre à moi tout à coup langoureux sur sa couche  
De pétales d'iris, de grappes de lilas.  
Ptit Lou d'Amour je sens à mon cou tes bras roses :  
Cette île de corail qui sort de tes yeux las  
Et que sur l'océan de l'Amour tu disposes.

☆

« Tu me demandes trop d'aimer sans être aimé  
Tu me demande trop peut-être »...  
Disait en souriant le doux soleil de mai  
À la belle fenêtre  
« Tu veux que chaque jour  
Les longs rayons de mon amour  
T'illuminent, mon cœur, ainsi qu'une caresse  
Et toi ,toi que me donnes-tu ?»

« Turlututu  
Dit la fenêtre  
Écoute-moi soleil mon maître  
Je ne suis belle que par toi  
J'existe par ta lumière,  
À part l'obscurité de la chambre, ma foi  
Je ne possède rien de rien; pénètre-moi  
Et tout à coup je deviens belle et je suis claire.»

Ainsi, ma tendre Lou, parlèrent le Soleil  
Et la sombre fenêtre.  
Soudain ce fut la nuit, Il vint à disparaître  
Elle mourut aussi dans un obscur sommeil



Comme un Phénix Il renaquit toujours pareil  
Et son amant La vit renaître...

À cette fable il ne faut pas  
Chercher une morale...

J'entends du bruit : ce sont les rats qui pas à pas  
Tournent autour de ma cabane en la nuit pâle  
Tournent en rond...  
Et je te baise  
Sur ton beau sein fait d'une rose et d'une fraise  
Et tu me baises sur le FRONT

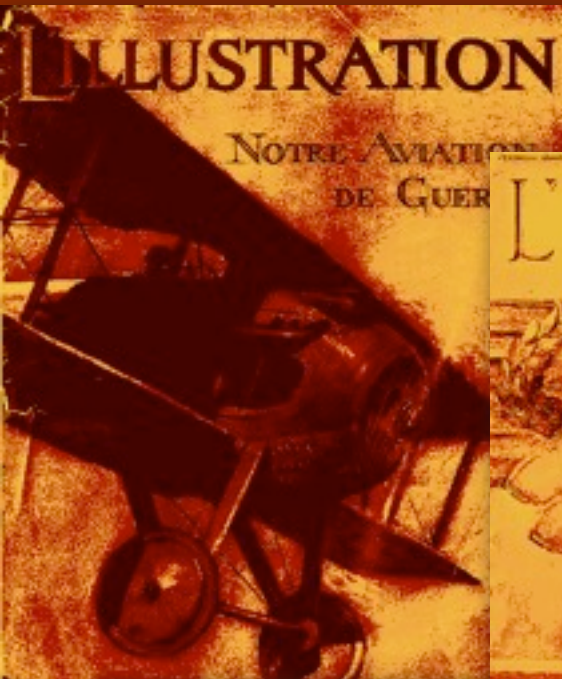
\* Courmelois, deuxième moitié de mai 1915 — ROSES GUERRIÈRES

Fête aux lanternes en acier...  
Qu'il est charmant cet éclairage !...  
Feu d'artifice meurtrier...  
Mais on s'amuse avec courage :

Deux fusants, rose éclatement,  
Comme deux seins que l'on dégrafe  
Tendent leurs bouts insolemment :  
« Il sut aimer ! » Quelle épitaphe !

Un poète dans la forêt  
Regarde avec indifférence  
Son revolver au cran d'arrêt  
Des roses mourir en silence...

Roses d'un parc abandonné  
Et qu'il cueillit à la fontaine  
Au bout du sentier détourné  
Où chaque soir il se promène



Il songe aux rose de Sâdi  
Et soudain sa tête se penche  
Car une rose lui redit  
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool  
Filtré des étoiles mi-closes  
Les obus pleurent dans leur vol  
La mort amoureuse des roses...

☆

Toi qui fis à l'amour des promesses tout bas  
Et qui vis s'engager pour ta gloire un poète  
Ô rose toujours fraîche, ô rose toujours prête  
Je t'offre le parfum horrible des combats

Toi qui sans défleurir, sans mourir, succombas  
Ô rose toujours fraîche au vent qui la maltraite  
Fleuris tous les espoirs d'une armée qui halète  
Embaume tes amants masqués sur leurs grabats

Il pleut si doucement pendant la nuit si tendre  
Tandis que monte en nous cet effluve fatal  
Musicien masqué que nul ne peut entendre

Je joue un air d'amour aux cordes de cristal  
De cette douce pluie où s'apaise mon mal  
Et que les cieus sur nous font doucement descendre

\*



\* Courmelois, le 22 mai 1915

Pétales de pivoine  
Trois pétales de pivoine  
Rouges comme une pivoine  
Et ces pétales me font rêver

Ces pétales ce sont  
Trois belles petites dames  
À peau soyeuse et qui rougissent  
De honte  
D'être avec des petits soldats

Elles se promènent dans le bois  
Et causent avec les sansonnets  
Qui leur font cent sonnets

Elles montent en aéroplane  
Sur de belles libellules électriques  
Dont les élytres chatoient au soleil

Et les libellules qui sont  
De petites diabesses  
Font l'amour avec les pivoines  
C'est un joli amour contre nature  
Entre demoiselles et dames

Trois pétales dans la lettre  
Trois pétales de pivoine

☆

Quand je fais pour toi mes poèmes quotidiens et variés  
Lou, je sais bien pourquoi je suis ici  
À regarder fleurir l'obus à regarder venir la torpille aérienne  
À écouter gauler les noix des véhémentes mitrailleuses



Je chante ici pour que tu chantes, pour que tu dances  
Pour que tu joues avec l'amour  
Pour que tes mains fleurissent comme des roses  
Et tes jambes comme des lys  
Pour que ton sommeil soit doux  
Lou

☆

Aujourd'hui Lou je ne t'offre en bouquet poétique  
Que les tristes fleurs d'acier  
Que l'on désigne par leur mesure en millimètres  
(Où le système métrique va-t-il se nicher ?)  
On l'applique à la mort qui elle ne danse plus  
Mais survit attentive au fond des hypogées

☆

Mais trois pétales de pivoine  
Sont venus comme de belles dames  
En robe de satin grenat  
Marquise  
Quelle robe exquise  
Comtesse  
Les belles f...es  
Baronne  
Écoutez la Mort qui ronronne  
Trois pétales de pivoine  
Me sont venus de Paris

\*

Ma sensibilité est devenue  
aussi aigüe  
que celle de l'écrevisse  
au moment  
du renouvellement  
de  
sa  
carapace

l'homme propose son désir  
et son effort c'est d'ouvrir  
les jambes de la femme  
3  
AEIOU

Le soleil et la forêt ce sont mes père et mère  
la lune et la colline mamelles de ma nourrice  
l'insecte sans nombre est plus fort que ta volonté  
avant-trains dissimulés sous des branches de sapin  
la terrible rumeur des mouches d'acier qui quittent brusquement une  
charogne  
couche-toi sur la paille ce lit si bien doré  
l'écorce du bouleau répand en brûlant une odeur balsamique  
on brûle de la neige dans l'encensoir des solitudes

une nou  
veauté  
à  
ma  
mité et  
on  
de l'âme  
de  
cette plus  
son  
de si  
plus  
volon  
tai  
plus  
ce  
plus  
amou  
rou  
se  
cette  
Humanité  
neue  
c'est la spi  
rale  
plus  
céleste que  
l'oiseau  
c'est  
l'ange  
même  
et  
l'ancien  
ne  
Humanité  
neue  
de  
toute  
c'est la  
et tu

\* Courmelois, le 1 juin 1915

Ma sensibilité est devenue  
aussi aigüe  
que celle de l'écrevisse  
au moment du renouvellement de sa carapace

3

l'homme propose son désir  
et son effort c'est d'ouvrir  
les jambes de la femme  
AEIOU  
aeiou

Le soleil et la forêt ce sont mes père et mère  
la lune et la colline mamelles de ma nourrice  
et l'insecte sans nombre est plus fort que ta volonté  
Avant-trains dissimulés sous des branches de sapin  
La terrible rumeur des mouches d'acier qui quittent brusquement une  
charogne  
Couche-toi sur la paille ce lit si bien doré  
L'écorce du bouleau répand en brûlant une odeur balsamique  
On brûle de la neige dans l'encensoir des solitudes

Les coupoles admirables de tes seins d'aurore

Une nouvelle Humanité  
est en train de se créer  
plus sensible plus volontaire  
plus libre plus amoureuse  
cette Humanité neuve  
c'est la spirale plus céleste que l'oiseau  
c'est l'ange même  
et l'ancienne Humanité la déteste et veut la tuer



\* Courmelois, fin mai / début juin 1915 — L'ATTENTE

On attend le moment de gagner la victoire  
On espère l'amour, on espère la gloire  
On cueille des lilas  
Derniers lilas pareils à des baisers très las

On attends des baisers plus doux que cette lune  
Et les fleurs du printemps tombent l'une après l'une  
La couille de Japonais rôtie et remplie de chiures de mouche

Le puceron du rosier

C'est une perspective mieux que celle de Nevsky

Une couleuvre avec un archevêque

Le pape est généralissime

On a joué la Brabançonne et les nerpruns fermaient l'horizon

On portait des poteaux télégraphiques de rechange

Les alluvions les plus récentes

Ô tranchée blanche ouverte comme un œuf à la coque

Les grenouilles immobiles la tête hors de l'étang

Tes cheveux aussi doux que des morceaux de sucre

Il y a une horloge qui ne montre que le blanc de l'œil

Tes nichons rempliraient un quart de cavalerie





Escalier en spirale plus beau roman des temps modernes  
Elle a des poils en fils de fer barbelés  
Narines chevaux de frise  
Mais où est le sycophante pour que je revoie  
Au moins la figue  
Cette petite fille avait le grade de commandant  
Toutes tatouée des seins exactement comme des bananes  
Il y a ici un ancien marin qui a sodomisé un Hindou  
Le veau d'or a tiré son coup  
La boulangère est avec le Sénégalais  
Les cages dorées où sont les Japonaises  
Nuit et nuit et les lilas qui meurent  
Il faut tourner rapidement en suivant une courbe du second degré

Pour revenir aux jours les plus charmants des jours passés qui pleurent

Un servant  
fait comme Diogène faisait et se branle devant l'Armée

il y a aussi quelqu'un  
Qui se fait pomper le cyclope avec une pompe à bicyclette

\*



\* Courmelois, le 2 juin 1915 — LOU MA ROSE

Lou, tu es ma rose  
Ton derrière merveilleux n'est-ce pas la plus belle rose  
Tes seins tes seins chéris ne sont-ce pas des roses  
Et les roses ne sont-ce pas de jolis ptits Lous  
Que l'on fouette comme la brise  
Fustige les fesses des roses dans le jardin  
Abandonné  
Lou ma rose ou plutôt mes roses  
Tu m'as envoyé des feuilles de rose  
Ô petite déesse  
Tu crées les roses  
Et tu fais les feuilles de roses  
Roses  
Petites femmes à poil qui se baladent  
Gentiment  
Elles se baladent en robe de satin  
Sur des escarpolettes  
Elles chantent le plus beau parfum, le plus fort le plus doux  
Lou ma rose ô ma perfection je t'aime  
Et c'est avec joie que je risque de me piquer  
En faveur de ta beauté

Je t'aime, je t'adore, je mordille tes feuilles de rose  
Rose, reine des fleurs, Lou reine des femmes  
Je te porte au bout des doigts ô Lou, ô rose  
Au bout des doigts, en te faisant menotte  
Jusqu'à ce que tu t'évanouisses  
Comme s'évanouit le parfum  
Des roses  
Je t'embrasse, ô Lou et je t'adore

\*



\* Courmelois, le 3 juin 1915 — LOU, MON ÉTOILE

L'étoile nommée Lou est aussi belle aussi voluptueuse qu'une jolie fille vicieuse  
Elle est assise dans un météore agencé comme une automobile de luxe  
Autour d'elle se tiennent les autres étoiles ses amies  
Autour de l'automobile stellaire s'étend l'infini éthéré  
Les Planètes rutilantes se montrent tour à tour comme des déesse callipyges sur l'horizon  
La voie Lactée monte comme une poussière derrière  
Le météore automobile  
Des guirlandes d'astres décorent l'infini  
Le météore automobile luxueux et architectural  
Comme un palais  
est monté sur un bolide énorme qui tonne à travers les cieux  
Qu'il sillonne d'éclairs  
versicolores et durables comme de merveilleux feux de Bengale  
Et doux comme des baisers éternels  
Et des rayons de soleils ombragent  
Ainsi de beaux arbres  
printaniers  
La route diaphane  
Ô Lou, étoile nommée Lou la plus belle des étoiles  
Ô reine des Étoiles  
Ton royaume s'étend en plaines animées comme les oiseaux  
En plaines mouvantes comme un régiment  
De fantassins nomades

Étoile Lou, beau sein de neige rose  
Petit nichon exquis de la douce nuit  
Clitoris délectable de la brise embaumée d'Avant l'Aube  
Les autres astres sont ridicules et sont tes bouffons  
Ils jouent pour toi des comédies  
Fantasmagoriques  
Ils font les fous pour que l'Étoile nommée Lou ne s'embête pas  
Et parfois les nuits sont mortelles  
L'étoile nommée Lou



Traverse des prairies d'asphodèles  
Et des fantômes infidèles  
Pleuvent dans les abîmes autour d'elle  
Mais cette nuit est si belle!...  
Je ne vois que l'étoile que j'aime.  
Elle est la splendeur du firmament  
Et je ne vois qu'elle  
Elle est un petit trou charmant aux fesses des nuages  
Elle est l'étoile des Étoiles  
Elle est l'étoile d'Amour  
Ô nuit ô nuit dure toujours ainsi  
Mais voici  
Les gerbes des obus en déroute  
Qui me voile  
Mon étoile  
Je baisse les yeux vers les ténèbres de ma forêt  
Et mon intelligence amoureuse  
Devient oiseau  
Pour aller revoir plus haut plus haut  
Plus haut toujours  
Ce petit cœur bleuâtre  
Qu'est mon étoile nommée Lou  
Ma douce étoile qui fait vibrer au ciel  
Des mots d'amour exquis  
Qui viennent en lents airs dolents qui correspondent nuance à nuance  
à chaque chose que je pense.  
Étoile Lou fais-moi monter vers toi

Prends-moi dans ta splendeur  
Que je sois ébloui et presque épouvanté  
Que l'espace bleu se creuse à l'infini  
Que l'horizon disparaisse  
Que tous les astres grandissent  
Et pour finir fais-moi pénétrer dans ton paradis  
Que j'éprouve une sensation  
De bien-être inouï  
Que j'absorbe par toute ma chair, toute mon âme



Ta lumière exquise  
Ô mon paradis !

\* Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin juin 1915

C'est le sifflet dont je me sers  
Sur le théâtre de la guerre  
Pour siffler les Boches en Vers  
En Prose et de toute manière

Et que Lou siffle en ce sifflet  
Pour appeler son grand Toutou,  
À Gui l'An neuf... Et mon poulet  
Souhaite à Lou l'amour partout

\* Courmelois, le 21 juin juin 1915

Lou est un enfant charmant  
petit Lou au bon cœur  
Il y a aussi des libellules bleues  
Lou est la huitième merveille du monde

Lierre Herbe de la tendresse  
Lierre Herbe de la fidélité

Avions de cristal beaux fruits du ciel qui chante

Simple douceur des nues si blanches et si rondes  
Ce fut une heure de départ ! secteur...  
Ceci c'est ma prière bleue vers toi  
Et c'est aussi mon délice  
Que ce soit toi que je veuille



1915

Soldats de faïence et d'escarboucle

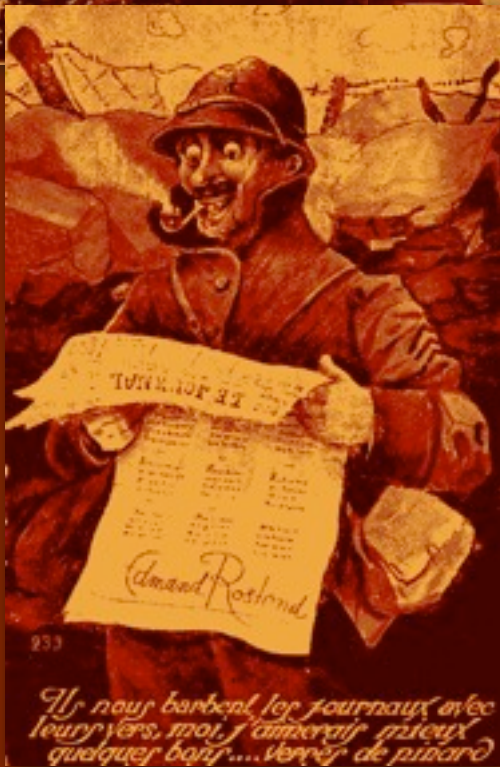
Ô AMOUR

Est-il temps de monter plus haut que notre idéal  
Les heures sont de belles filles langoureuse  
Le printemps défleuri s'éloigne  
Là-bas bas et se tourne parfois encore pour me sourire  
Et dans les champs les coquelicots se fanent en se violaçant  
Et en répandant une odeur opiacé  
Je contemple ton absence et ton silence  
Mais tu tiens à moi par mille liens subtils  
Mon imagination royale allume ses millions d'astres  
À ta flamboyante divinité des délices  
Non ! je ne veux pas fermer pendant la contemplation  
Les neufs portes des sens  
Et leur ouverture se dirige et se prolonge  
Jusqu'à toi et ton délice  
Le jour n'est plus. Il est temps que j'aïlle à la rivière me baigner.

et cette onde est pleine d'herbes  
aussi fallaces que ton regard  
tandis qu'éclate un artifice meurtrier

et qu'un incendie teint la nuit de couleur cerise  
Cueille vite cette fleur  
Prends vite le lambeau de nuage que je te donne  
Lou  
Dans cette nuit profonde de juin adorable

Je suis ici pour te chanter des chansons  
En combattant  
Je te couvrirai de trophées  
J'attends seulement l'amour  
Mort, tes servants sont à leurs postes



Mes chants t'ont appelée toute ma vie  
Mon chant est nu, il a dépouillé ses parures  
Écris-moi vite, Lou, de belle belles choses  
Vie de ma vie, je baise votre main

\* Courmelois, le 23 juin 1915 — C'EST...

C'est la réalité des photos qui sont sur mon cœur que je veux  
Cette réalité seule, elle seule, et rien d'autre  
Mon cœur le répète sans cesse comme une bouche d'orateur et le  
redit  
À chaque battement  
Toutes les autres images du monde sont fausses  
Elles n'ont pas d'autre apparence que celle des fantômes  
Le monde singulier qui m'entoure métallique végétal  
Souterrain  
Ô vie qui aspire le soleil matinal  
Cet univers singulièrement orné d'artifices  
N'est-ce point quelque œuvre de sorcellerie  
Comme on pouvait l'étudier autrefois  
À Tolède  
Où fut l'école diabolique la plus illustre !  
Et moi j'ai sur moi un univers plus précis, plus certain  
Fait à ton image

## ORIANDE

La fée Oriande vivait dans son château de Rose-Fleur  
C'est ici, quand ce fut le déclin du printemps, l'édification des Roses...  
Oriande y dort comme un parfum venu dans la dernière lettre et qui repose  
Sur mon cœur  
Entre les deux pétales de cette vernale rose



Mais c'est l'été maintenant  
Oriande y vivrait dans son château de Rose-Fleur  
Tourné comme nous et l'église vers l'orient  
Et c'est le soir des roses  
Les vieilles paroles sont mortes au dernier printemps  
Des harmonies puissantes et nouvelles jaillissent de mon cœur  
Mais Oriande écrit un L  
Au ciel  
Résigne-toi mon cœur où le sort t'a fixé  
Et l'été passera... Le printemps a passé  
Mais Oriande écrit un O  
En haut  
Et j'accorde mon luth comme l'on bande un arc  
Mais Oriande écrit un U  
Sur le ciel nu  
Le ciel d'un bleu profond, d'un bleu nocturne  
D'un bleu qui s'épaissit en souhaits, en amour  
En puissante joie  
Et de mon cœur de poète  
De mon cœur qui est la Rose  
Oriande ruisselle  
Onde parfumée des chansons  
Où tu aimes à tremper ton âme  
Tandis que la fée s'endort  
Oriande s'endort dans son château de Rose-Fleur

#### À MON TIERCELET

Terrible Aquilan de Mayogre,  
Il me faudrait un petit noc  
Car j'ai faim d'amour comme un ogre  
Et je ne trouve qu'un faucon !!



J'ai su garder mon cœur  
Pour le soldat sans peur  
Qui m'a rendu les Trois Couleurs!



« Baillements, ou chants populaires de Lorraine.  
« Puisque d'amour vous voulez parler,  
« dites-moi ce que c'est que d'aimer ? »



\* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Cote 146

Plus de fleurs mais d'étranges signes  
Gesticulant dans les nuits bleues  
Dans une adoration suprême, mon beau ptit Lou, que tout mon être  
pareil aux nuages bas de juillet s'incline devant ton souvenir  
Il est là comme une tête de plâtre, blanche éperdument auprès d'un  
anneau d'or  
Dans le fond s'éloignent les vœux qui se retournent quelquefois  
Entends jouer cette musique toujours pareille tout le jour  
Ma solitude splénétique qu'éclaire seul le lointain  
Et puissant projecteur de mon amour  
J'entends la grave voix de la grosse artillerie boche  
Devant moi dans la direction des boyaux  
Il y a un cimetière où l'on a semé quarante-six mille soldats  
Quelles semailles dont il faut attendre sans peur la moisson ?  
C'est devant ce site désolé s'il en fut  
Que tandis que j'écris ma lettre appuyant mon papier sur une plaque  
de fibro ciment  
Je regarde aussi un portrait en grand chapeau  
Et quelques-uns de mes compagnons ont vu ton portrait  
Et pensant bien que je te connaissais  
Ils ont demandé :  
« Qui donc est-elle ? »

Et je n'ai pas su que leur répondre  
Car je me suis aperçu brusquement  
Qu'encore aujourd'hui je ne te connaissais pas bien.  
Et toi dans ta photo profonde comme la lumière  
Tu souris toujours

\*



\* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915

Ô délicate bûcheronne  
À damner tous les bûcherons  
Quel est le matou qui ronronne  
En zieutant tes jolis seins ronds ?

Et moi qui croyais, ma parole !  
Que ce chat c'était un Toutou !  
Menotte aussi joue un beau rôle...  
Décidément, des chats partout !

J'aurai mesure de ta bague  
Semaine des quatre jeudis...  
(Tu vois, je prends tout à la blague)  
Ou bien après la guerre, dis ?

Le papillon qui n'a qu'une aile  
S'est envolé; ne l'ai pas vu...  
Mais ton image est là si belle  
Me voilà de Douceur pourvu...

\* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — ODE

Lou Toutou soyez remerciés  
Puisque par votre amour je ne suis pas seul  
Et je nais de chacune de vos étreintes  
Pensée vivante qui jaillit de vous  
Lou Toutou je suis votre petit enfant  
Je tiens à vous, à Lou par le lien ombilical  
Jeté sur la terre de France des Vosges à la mer  
Ainsi nous sommes unis par la chair et les tranchées  
Nous sommes unis par la vie et par la mort  
Bénie soit aussi cette guerre qui m'unit à votre douceur



Avant on ne parlait que de paix  
Et l'amour s'en allait peu à peu de nos cœur et de la terre  
Aujourd'hui, c'est l'amour éperdu où s'accolé  
Tous les grands peuples  
L'Amour cette guerre  
La vraie guerre

Tant de choses nous séparaient  
C'était la paix la vilaine paix  
Mais nous avons senti tout à coup  
Qu'il fallait nous rapprocher nous unir  
Pour nous aimer, ô noble guerre  
Ô noble, ô noble amour

Amour sacré qui flamboie et fume  
Sur les hypogées tandis que râlent les projectiles  
Nous ne combattons point pour conserver la vie  
Nous menons l'Amour en grande pompe  
Vers la mort  
Vers le [seuil] suprême  
Où veille la guerrière mort.

Ainsi Toutou nous défendons Lou  
C'est la grâce, c'est à dire ce qu'il y a de plus rare  
Dans l'idée de Beauté

Rien n'est plus noble que ce combat  
Esthétique et sublime  
Toutou Lou écoutez-moi  
Aimez-moi

\*



\* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE

Toi qui regardes sans sourire  
Et de face en tournant le dos  
Tu me sembles un beau navire  
Voiles dehors... et quels dodos

Promet cet édredon de neige  
Neige rose de Mézidon !  
À Mars et Vénus, le reverrai-je  
Cet édredon de Cupidon ?

Ô gracieuse et callipyge,  
Tous les culs sont de la Saint-Jean !  
Le tien leur fait vraiment la pige  
Déesse aux collines d'argent...

D'argent qui serait de la crème  
Et des feuilles de rose aussi...  
Aussi, belle croupe je t'aime  
Et ta grâce est mon seul souci



\* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915

Bientôt bientôt finira l'ôut  
Reverrai-je mon ptit Lou ?  
Mais nous voici vers la mi-août  
Ton chat dirait-il « miaou »  
En me voyant ou bien « coucou !!! »  
Et mon cœur pend-il à ton cou ?  
Dieu ! qu'il fut heureux ce Toutou  
Pouvoir fourrer son nez partout !!  
Mais, je n'en suis pas jaloux  
Les toutous n'font pas d'mal aux loups





\* Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — FABLE

### Les fleurs rares

Entreprenant un long voyage  
Ptit Lou hanté par l'histoire de Jussieu  
Au lieu d'un petit cèdre prit... Quoi donc ?... Je gage  
Qu'on de devinera pas ce que Dieu  
Fit prendre à mon ptit Lou :... une fleur rare...  
Dont elle ferait don aux serres de Paris...  
La fleur étant sans prix  
Et Dame Lou voyant qu'elle en valait la peine  
Froissa pour la cueillir sa jupe de futaine.  
Mais en passant dans la forêt  
Allant prendre son train à la ville prochaine  
Ptit Lou vit sous un chêne  
Une autre fleur : « plus belle encore elle paraît ! »  
La première fleur tombe  
Et la forêt devient sa tombe  
Tandis que mon ptit Lou d'un air rêveur  
A cueilli la seconde fleur  
Et l'entoure de sa sollicitude  
Arrivant à la station  
Après une montée un peu rude  
Pour s'y reposer de sa lassitude.  
Avec satisfaction  
Ptiti Lou s'assied dans le jardin du chef de gare.



« Tiens ! dit-elle, une fleur ! Elle est encor plus rare ! »  
Et sans précaution  
Ma bergère  
Abandonna la timide fleur bocagère  
Et cueillit la troisième fleur...  
Cheu ! Cheu ! Pheu ! Pheu ! Cheu ! Cheu ! Pheu ! Pheu ! Le train arrive  
Et puis repart pour regagner l'*Intérieur*  
Mais dans le train la fleur se fane et Lou pensive  
S'en va chez la fleuriste en arrivant :



« Ces rares fleurs... j'en vais rêvant  
Elles sont si rares, Madame  
Que je n'en tiens plus, sur mon âme ! »  
La fleuriste s'exprime ainsi  
Et Lou dut se contenter d'un souci  
Que lui refuse  
Sans lui donner d'excuse  
Le directeur (un personnage réussi)  
Des serres de la ville  
de paris  
malgré tous les pleurs et les cris  
De Lou qui dut jeter cette fleur inutile.  
Et Lou du  
Vilain personnage  
Quittant le bureau, dut  
Entreprenre à rebours l'horticole voyage.

Je crois qu'il est sage  
De nous arrêter  
À la morale suivante... sans insister !

Des Lous et des fleurs il ne faut discuter  
Et je n'en dis pas davantage



## SECONDE FABLE

### *Le toutou et le gui*

Un gentil toutou vit un jour un brin de gui  
Tombé d'un chêne  
Il allait lever la patte dessus, sans gêne,  
Quand sa maîtresse qui  
L'observe, l'en empêche et d'un air alangu  
Ramasse le gui  
« Gui, jappe le toutou, pour toi c'est une veine !



Qu'est-ce qui donc te la valut ?»  
« Vous êtes, cher toutou, fidèle et résolu  
Et c'est pourquoi votre maîtresse  
Vous aime avec tendresse,  
Lui répond  
La plante des Druides,  
Pour la tendresse à vous le pompon  
Mais moi je suis l'amour à grandes guides  
Je suis le bonheur;  
La plus rare des fleurs, ô toutou, mon meilleur  
Compagnon, puisque, plante, je n'ai pas de fleur !...  
Vous êtes l'idéal et je porte bonheur... »  
Et leur  
Maîtresse  
Étendue avec paresse  
Effeillant indifféremment de belles fleurs  
Aux mille couleurs  
Aux suaves odeurs  
Feint de ne pas entendre  
Le toutou jaser avec le gui. Leurs  
Propos la font sourire, et nos rêveurs  
Imaginent de comparer leurs deux bonheurs  
Cependant qu'Elle les regarde d'un air tendre,  
Puis se levant soudain auprès d'eux vient s'étendre.



Le toutou, pour sa part, eut bien plus (à tout prendre)  
De baisers que le gui  
Qui tout alangui  
Entre deux jolis seins ne peut rien entreprendre  
Mais se contente bien, ma foi,  
De son trône digne d'un roi  
Il jouit des baisers, les voyant prendre  
Et les voyant rendre  
Sans rien prétendre.

*Morale*

Il ne faut pas chercher à comprendre.



\* Secteur des Hurlus, le 13 août 1915 — TROISIÈME FABLE

Le petit Lou s'ébattait dans un joli parterre  
Où poussait la fleur rare et d'autres fleurs itou  
Et Lou cueillait les fleurs qui se laissaient bien faire  
Mais distraite pourtant elle en semait partout  
Et perdait ce qu'elle aime

*Morale*

On est bête quand on sème.

\* Secteur des Hurlus, septembre 1915

Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés  
Leur amour est plus fort que la mort elle-même  
Cueillons les souvenirs que nous avons semés  
Et l'absence après tout n'est rien lorsque l'on s'aime

PRESSENTIMENT D'AMÉRIQUE

Mon enfant, si nous allions en Amérique dont j'ai toujours rêvé  
Sur un vaisseau fendant la mer des Antilles

Et accompagné par une nuée de poissons volants dont les ailes nageoires palpitent de lumière  
Nous suivront le fleuve Amazone en cherchant sa fée d'île en île  
Nous entrerons dans les grands marécages où des forêts sont noyées  
Salue les constrictors. Entrons dans les reptilières  
Où l'oise oua-oua les singes hurleurs les oiseaux cloches  
Vagues du Prororoca, l'immense mascaret  
Le dieu de ces immensités, les Andes les pampas  
Est dans mon sein aujourd'hui mer végétale.  
Millions de grands moutons blonds qui s'entrepoursuivent  
Les condors survenant neiges des Cordillères





Ô cahute d'ici nos pauvres reptilières  
Quand dira-t-on la guerre de naguère ?

\* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — LES FEUX DU BIVOUAC

Les feux mouvants du bivouac  
Éclairent des formes de rêve  
Et le songe dans l'entrelacs  
Des branches lentement s'élève

Voici les dédains du regret  
Tout écorché comme une fraise  
Le souvenir et le secret  
Dont il ne reste que la braise

\* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 —  
TOURBILLON DE MOUCHES

Un cavalier va dans la plaine  
La jeune fille pense à lui  
Et cette flotte à Mytilène  
Le fil de fer est là qui luit



Comme ils cueillaient la rose ardente  
Leurs yeux tout à coup ont fleuri  
Et quel soleil la bouche errante  
A qui la bouche avait souri.

\*

## L'ADIEU DU CAVALIER

Ah Dieu ! que la guerre est jolie  
Avec ses chants ses longs loisirs  
La bague si pâle et polie  
Et le cortège des désirs

Adieu ! voici le boute-selle...  
Il disparut dans un tournant  
Et mourut là-bas tandis qu'elle  
Cueillait les fleurs en se damnant

\* Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915

## ÉPIGRAMME

Mon adorable jardinière  
Toi qui voudrais savoir pourquoi  
Nul ne tape sur ton derrière  
Ne sait-tu donc pas comme moi  
Qu'il ne faut pas battre une femme  
Et même avec une Fleur Rare... Oui, Madame

\*





## table : par ordre alphabétique

- \* ADIEU ! — Nîmes, le 5 février 1915
- \* AGENT DE LIAISON — Courmelois, le 13 avril 1915
- \* À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE — Secteur des Hurlus, le 4 août 1915
- \* À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON — Nice, fin octobre - novembre 1914
- \* À MADAME LA COMPTESSE — Nice, le 11 novembre 1914
- \* À MON TIERCELET — Courmelois, le 23 juin juin 1915
- \* Amour-Roi — Courmelois, le 23 avril 1915
- \* Au lac tes yeux très profond — Nîmes, le 18 décembre 1914
- \* Au soleil — Courmelois, le 19 avril 1915
- \* Bientôt bientôt finira l'oût — Secteur des Hurlus, le 4 août 1915
- \* C'est dans cette fleur qui sent si bon — Nice, le 8 octobre 1914
- \* C'EST — Courmelois, le 23 juin juin 1915
- \* C'est le sifflet dont je me sers — Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin juin 1915
- \* C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons — Nîmes, le 17 janvier 1915
- \* Cote 146 — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- \* DANS UN CAFÉ À NÎMES — Nîmes, le 5 février 1915
- \* De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles — Nîmes, le 11 mars 1915
- \* EN ALLANT CHERCHER DES OBUS — Courmelois, le 13 mai 1915
- \* ÉPIGRAMME — Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915
- \* Et prends bien garde aux Zeppelins — Nîmes, le 31 mars 1915
- \* FABLE — Secteur des Hurlus, le 12 août 1915
- \* FACTION — Nîmes, le 25 mars 1915
- \* GUIRLANDE DE LOU — Tarascon, le 25 janvier 1915
- \* IL Y A — entre Bar-sur Aube et Troyes, le 5 avril 1915

**table : par ordre alphabétique** (suite)



- \* Je pense à toi mon Lou — Nîmes, le 17 décembre 1914
- \* Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours — Courmelois, le 12 mai 1915
- \* Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore — Nîmes, le 10 janvier 1915
- \* Jolie bizarre enfant chérie — Courmelois, le 28 avril 1915
- \* La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient — Nîmes, jour de Noël 1914
- \* LA CEINTURE — Nîmes, le 29 mars 1915
- \* L'ADIEU DU CAVALIER — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915
- \* LA MÉSANGE — Nîmes, le 2 février 1915
- \* L'AMOUR LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE — Courmelois, mi-mai 1915
- \* La nuit — Courmelois, le 27 avril 1915
- \* L'ATTENTE — Courmelois, fin mai / début juin 1915
- \* Le ciel est étoilé par les obus des Boches — Courmelois, le 8 avril 1915
- \* LES ATTENTIVES — Courmelois, le 15 mai 1915
- \* LES FEUX DU BIVOUAC — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915
- \* Les mouton noirs des nuits d'hiver — Nîmes, le 7 février 1915
- \* Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés — Secteur des Hurlus, septembre 1915
- \* Lou est un enfant charmant — Courmelois, le 21 juin 1915
- \* LOU MA ROSE — Courmelois, le 2 juin 1915
- \* LOU MON ÉTOILE — Courmelois, le 3 juin 1915
- \* Ma Lou je coucherai ce soir dans les tranchées — Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915
- \* Ma sensibilité est devenue — Courmelois, le 1 juin 1915
- \* Mon cœur j'ai regardé longtemps ce soir — Courmelois, le 15 avril 1915
- \* Mon Lou je veux te reparler maintenant de l'Amour — Nîmes, le 12 janvier 1915
- \* Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime — Nîmes, le 29 décembre 1914
- \* Mon loup ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche — Courmelois, le 18 avril 1915

**table : par ordre alphabétique** (suite)



- \* Mon très cher petit Lou je t'aime — Courmelois, le 8 avril 1915
- \* NOS ÉTOILES — Nîmes, le 3 février 1915
- \* ODE — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- \* Ô délicate bûcheronne — Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915
- \* Ô Lou ma très chérie — Courmelois, le 14 avril 1915
- \* Ô naturel désir pour l'homme être roi — Nîmes, le 1 avril 1915
- \* ORIANDE — Courmelois, le 23 juin juin 1915
- \* PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE... — Nîmes, le 3 février 1915
- \* Pétales de pivoine — Courmelois, le 22 mai 1915
- \* POEME DU 9 FEVRIER 1915 — Nîmes, le 9 février 1915
- \* PRESENTIMENT D'AMÉRIQUE — Secteur des Hurlus, septembre 1915
- \* Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi — Nîmes, le 12 février 1915
- \* RÊVERIE — Courmelois, le 11 mai 1915
- \* RÊVERIE SUR TA VENUE — Nîmes, le 5 février 1915
- \* ROSES GUERRIÈRES — Courmelois, deuxième moitié de mai 1915
- \* SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915 — Courmelois, le 22 avril 1915
- \* SECONDE FABLE — Secteur des Hurlus, le 12 août 1915
- \* SI JE MOURAIS LÀ-BAS... — Nîmes, le 30 janvier 1915
- \* Silence bombardé par les froides étoiles — Courmelois, le 17 mai 1915
- \* SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915 — Nîmes, le 8 février 1915
- \* TRAIN MILITAIRE — entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915
- \* TROISIÈME FABLE — Secteur des Hurlus, le 13 août 1915
- \* Un rossignol en mal d'amour — Courmelois, le 20 avril 1915
- \* Vais acheter une cravache — Nîmes, le 7 février 1915
- \* TOURBILLON DE MOUCHES — Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915



## table : par ordre chronologique

- \* Nice, le 8 octobre 1914 — C'est dans cette fleur qui sent si bon
- \* Nice, fin octobre - novembre 1914 — À LOU DE COLIGNY-CHÂTILLON
- \* Nice, le 11 novembre 1914 — À MADAME LA COMPTESSE
- \* Nîmes, le 17 décembre 1914 — Je pense à toi mon Lou
- \* Nîmes, le 18 décembre 1914 — Au lac tes yeux très profond
- \* Nîmes, jour de Noël 1914 — La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient
- \* Nîmes, le 29 décembre 1914 — Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime
- \* Nîmes, le 10 janvier 1915 — Je t'adore mon Lou et par moi tout d'adore
- \* Nîmes, le 12 janvier 1915 — Mon Lou je veux te reparler maintenant de l'Amour
- \* Nîmes, le 17 janvier 1915 — C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeons
- \* Tarascon, le 25 janvier 1915 — GUIRLANDE DE LOU
- \* Nîmes, le 30 janvier 1915 — SI JE MOURAIS LÀ-BAS...
- \* Nîmes, le 2 février 1915 — LA MÉSANGE
- \* Nîmes, le 3 février 1915 — PARCE QUE TU M'AS PARLÉ DE VICE...
- \* Nîmes, le 3 février 1915 — NOS ÉTOILES
- \* Nîmes, le 5 février 1915 — RÊVERIE SUR TA VENUE
- \* Nîmes, le 5 février 1915 — ADIEU !
- \* Nîmes, le 5 février 1915 — DANS UN CAFÉ À NÎMES
- \* Nîmes, le 7 février 1915 — Vais acheter une cravache
- \* Nîmes, le 7 février 1915 — Les mouton noirs des nuits d'hiver
- \* Nîmes, le 8 février 1915 — SONNET DU HUIT FÉVRIER 1915
- \* Nîmes, le 9 février 1915 — POEME DU 9 FEVRIER 1915
- \* Nîmes, le 12 février 1915 — Quatre jours ! mon amour, pas de lettre de toi
- \* Nîmes, le 11 mars 1915 — De toi depuis longtemps je n'ai pas de nouvelles

**table : par ordre chronologique** (suite)



- \* Nîmes, le 25 mars 1915 — FACTION
- \* Nîmes, le 29 mars 1915 — LA CEINTURE
- \* Nîmes, le 31 mars 1915 — Et prends bien garde aux Zeppelins
- \* Nîmes, le 1 avril 1915 — Ô naturel désir pour l'homme être roi
- \* entre Châtillon-sur-Seine et Chaumont, le 5 avril 1915 — TRAIN MILITAIRE
- \* entre Bar-sur Aube et Troyes, le 5 avril 1915 — IL Y A
- \* Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915 — Ma Lou je coucherai ce soir dans les tranchées
- \* Courmelois, le 8 avril 1915 — Mon très cher petit Lou je t'aime
- \* Courmelois, le 8 avril 1915 — Le ciel est étoilé par les obus des Boches
- \* Courmelois, le 13 avril 1915 — AGENT DE LIAISON
- \* Courmelois, le 14 avril 1915 — Ô Lou ma très chérie
- \* Courmelois, le 15 avril 1915 — Mon cœur j'ai regardé longtemps ce soir
- \* Courmelois, le 18 avril 1915 — Mon loup ma chérie Je t'envoie aujourd'hui la première pervenche
- \* Courmelois, le 19 avril 1915 — Au soleil
- \* Courmelois, le 20 avril 1915 — Un rossignol en mal d'amour
- \* Courmelois, le 22 avril 1915 — SCÈNE NOCTURNE DU 22 AVRIL 1915
- \* Courmelois, le 23 avril 1915 — Amour-Roi
- \* Courmelois, le 27 avril 1915 — La nuit
- \* Courmelois, le 28 avril 1915 — Jolie bizarre enfant chérie
- \* Courmelois, le 11 mai 1915 — RÊVERIE
- \* Courmelois, le 12 mai 1915 — Je rêve de revoir mon ptit Lou pour toujours
- \* Courmelois, le 13 mai 1915 — EN ALLANT CHERCHER DES OBUS
- \* Courmelois, mi-mai 1915 — L'AMOUR LE DÉDAIN ET L'ESPÉRANCE
- \* Courmelois, le 15 mai 1915 — LES ATTENTIVES
- \* Courmelois, le 17 mai 1915 — Silence bombardé par les froides étoiles

**table : par ordre chronologique** (suite)



- \* Courmelois, deuxième moitié de mai 1915 — ROSES GUERRIÈRES
- \* Courmelois, le 22 mai 1915 — Pétales de pivoine
- \* Courmelois, le 1 juin 1915 — Ma sensibilité est devenue
- \* Courmelois, fin mai / début juin 1915 — L'ATTENTE
- \* Courmelois, le 2 juin 1915 — LOU MA ROSE
- \* Courmelois, le 3 juin 1915 — LOU MON ÉTOILE
- \* Courmelois, entre le 27 mai et le 4 juin 1915 — C'est le sifflet dont je me sers
- \* Courmelois, le 21 juin 1915 — Lou est un enfant charmant
- \* Courmelois, le 23 juin 1915 — C'EST
- \* Courmelois, le 23 juin 1915 — ORIANDE
- \* Courmelois, le 23 juin 1915 — À MON TIERCELET
- \* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Cote 146
- \* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — Ô délicate bûcheronne
- \* Secteur des Hurlus, le 14 juillet 1915 — ODE
- \* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — À LA PARTIE LA PLUS GRACIEUSE
- \* Secteur des Hurlus, le 4 août 1915 — Bientôt bientôt finira l'oût
- \* Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — FABLE
- \* Secteur des Hurlus, le 12 août 1915 — SECONDE FABLE
- \* Secteur des Hurlus, le 13 août 1915 — TROISIÈME FABLE
- \* Secteur des Hurlus, septembre 1915 — Lorsque deux nobles cœurs se sont vraiment aimés
- \* Secteur des Hurlus, septembre 1915 — PRESENTIMENT D'AMÉRIQUE
- \* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — LES FEUX DU BIVOUAC
- \* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — TOURBILLON DE MOUCHES
- \* Secteur des Hurlus, 18 septembre 1915 — L'ADIEU DU CAVALIER
- \* Secteur des Hurlus, le 22 septembre 1915 — ÉPIGRAMME



## à propos

La transcription des “Poèmes à Lou” de Guillaume Apollinaire, la collecte, le détournage et le coloriage des illustrations, la mise en page et sa navigation interactive, ont été accomplis par votre impécunieux copiste rééditant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,  
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,  
à la date du dimanche 18 avril 2010

- [Pour me contacter](#)
- [Pour une visite de mon site internet](#)
- [Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements](#)